



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

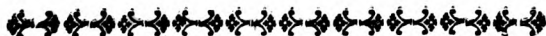
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES JEUX DE LA FORTUNE,

Par M. DE S***

Excelsum vertigo rotat caput.

SARCOTHÉE.



à Francfort sur le Meyn

chez FRANÇOIS VARRENTRAPF

M D CC LXIX.

N^o. 4. Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



LES JEUX DE LA FORTUNE.

L'HOMME sauvage borne toute son ambition à l'intérêt de son bien-être. Mais l'honneur est l'âme de la société. C'est une de ces chimères qui n'ont point d'existence réelle, & chacun le peint sous des formes différentes. Il sert d'aiguillon à la vertu dans les âmes foibles, mais il est la source de tous les maux. Il élève des trophées aux vices les plus monstrueux : il applanit, il sème de lauriers profanes la carrière ténébreuse du crime. Il place les grands scélérats à côté des grands hommes. Souvent même, il étouffe la voix de la nature dans des cœurs à qui leur propre foiblesse auroit servi de rempart contre le vice. L'histoire que j'écris, en offre des exemples terribles.

A

C'EST sur-tout en Espagne que règne ce faux honneur, enfant de l'orgueil, qui persuade à l'homme ébloui de l'éclat de sa naissance, que de vains titres l'èlèvent au-dessus de ses semblables, & que le sang qu'il a reçu de ses ancêtres se purifie encore en s'éloignant de sa source, & se dépouille de tout ce que la nature humaine a de vil & de méprisable. Si nous ériens encore au temps des Apothéoses, il n'est point de Grand d'Espagne qui ne placât modestement parmi les demi-Dieux ses ancêtres & lui-même. Leur enthousiasme donne à tous les objets une forme gigantesque. L'honneur est leur idole. Ses loix sont leurs oracles. Peuple malheureux & frivole, qui ne peut être touché des simples appas de la vertu, & l'aimer pour elle-même!

LA Baronne de Valletto, étoit une femme qui réunissoit les défauts des deux sexes, & aucunes de leurs vertus. Elevée dans la grandeur, elle avoit sucé avec le lait les maximes atroces de la fierté Espagnole. Sa démarche altière, ses regards dédaigneux, ses airs hautains, tout en elle annonçoit une ame enivrée du plaisir cruel, de faire sentir aux hommes son élévation. Elle parloit rarement, & ses discours étoient mêlés d'une hauteur insupportable.

CEPENDANT, lorsqu'elle réfléchissoit

sur sa naissance, elle versoit souvent des larmes amères: le nom seul de son père lui faisoit baisser les yeux. Valet de chambre d'un Seigneur assez puissant à la Cour, il devint son confident, & bientôt son égal. Il est des hommes que la fortune semble prendre par la main, & les conduire d'un pas rapide dans la route qu'ils lui ont tracée eux mêmes.

ALPHONSE fut un des favoris de cette aveugle Déesse. Il avoit des talens pour l'intrigue; il les mit en usage, & fit jouer tant de ressorts, que bientôt il compta parmi ses créatures, des hommes qui quelques années auparavant l'accabloient de dédains. Il se jetta dans la finance; c'est le chemin de la fortune. Bientôt Alphonse acheta des titres, des terres & des flatteurs.

LE bonheur d'un nouveau parvenu est toujours mêlé d'amertume. Tout ce qu'il voit, lui rappelle la bassesse de son origine, & ce souvenir est aussi cruel que le remords du crime, dans le cœur d'un coupable. Son propre éclat importune ses yeux: la flatterie qui chatouille son oreille, les hommages qu'on lui rend, tout lui retrace le rôle qu'il a joué autrefois. Il se voit dans ces vils adorateurs dont il est entouré; & le mépris, dont en secret il paie tous leurs soins, retombe sur lui-même. Pour que son bonheur ne fut point altéré, il faudroit qu'en changeant d'état, il

prit un nouvel être. Mais de quelque masque que l'homme se couvre, pour éblouir les yeux du vulgaire, il se voit, il se sent toujours tel qu'il fut avant sa métamorphose. C'est là son supplice.

ALPHONSE, résolu de s'éloigner de Madrid & de la Cour, où tant d'objets lui retraçoient sa bassesse. Le monde est un théâtre, où souvent le même acteur, après avoir joué un rôle bas & trivial, chauffe le cothurne, se couvre d'habits magnifiques, & reparoit sur la scène; mais cette illusion grossière ne fascine point l'œil du spectateur. Alphonse essaya en vain, à force de pompe & d'éclat, d'effacer le souvenir de son obscure origine, il échoua dans son entreprise & prit un parti plus sage. Il acheta plusieurs terres aux extrémités de la Catalogne, & alla y chercher un asyle contre ses remords, & se faire une étude de s'oublier lui-même au sein des plaisirs.

SON épouse lui avoit laissé une fille, à laquelle il donna le titre de Baronne; il la fit élever sous ses yeux, & lui apprit de bonne heure, à fouler d'un pied orgueilleux, tout ce qui étoit au-dessous d'elle; il l'anima de son ame, & lui inspira cet orgueil ridicule, qu'un homme nouveau, étonné de son changement, prend pour le sentiment de sa grandeur. Il suivoit en tout les maximes des Grands; il copioit tous leurs défauts. Le nom de

Madame, étoit le seul qu'il donnât à sa fille, dès sa plus tendre enfance. Malheureux ! qui ignoroit combien il est doux de sentir palpir son cœur, à ces noms de *père* & de *fille*.

ALPHONSE commençoit à goûter ce calme trompeur, que le Ciel, accorde quelquefois dans sa colère à un coupable, constant à étouffer la voix du remords ; mais la mort termina bientôt le cours de ses prospérités ; il en sentit les approches ; il rassembla ses amis, & ordonna lui-même la pompe de ses funérailles, comme s'il avoit voulu, par l'éclat de sa mort, faire oublier l'obscurité de sa naissance. Madame la Baronne fit les honneurs de ses obsèques. Un nombreux cortège de Seigneurs, une foule de peuple, des chants lugubres, des oraisons funébres, tout annonçoit la grandeur de cet homme renfermé dans un cerceuil étroit ; mais pas une larme n'honora ses Funérailles : les pleurs véritables ne s'achètent point. Madame la Baronne regardoit une douleur trop violente, comme une foiblesse indigne de son rang. On lui dit que sous l'habit de deuil, elle ressembloit aux Graces éplorées. Ces mots achevèrent de la consoler.

L'AMOUR propre étoit sa seule passion ; elle ne voyoit qu'elle-même dans la Nature qui méritoit quelque estime. Cette fierté la rendit insensible au plus doux des penchans ;

LES JEUX

livrer son cœur à aucun objet, elle que l'honneur seul disposât de sa main. Elle avoit formé un projet digne de son amour.

Elle vouloit unir sa destinée, à un prince dont la naissance illustre fit oublier son origine de son père. Elle croyoit que l'hymen pouvoit ainsi réparer les torts de son père. C'est ainsi que les maximes odieuses de la grandeur, étouffent en nous le germe du sentiment avant même qu'il soit éclos. Le plus injurieux, fut le prix de tous les sacrifices que le superbe Alphonse avoit pris en sa jeunesse; sa fille infortunée immola ses penchans à son orgueil, & son cœur par une orgueilleuse indifférence, n'écarta jamais ces douces foiblesses, qui sont le prix de notre bonheur, souvent même de nos vertus.

Madame de Valletto avoit quelque charmes. Elle n'étoit pas sans talens: & si elle avoit su cultiver les dons de la Nature, sa modestie feinte ou véritable, elle en relever le prix, on lui auroit pardonné d'être la fille d'Alphonse. Son mérite auroit effacé aux yeux du public la tâche de sa naissance: la vertu de quelques talens, intéresse toujours les hommes, & son obscurité ne lui ravit point les hommages.

Madame de Valletto crut qu'un air

de grandeur étoit un nouveau mérite. Elle prétendoit marcher d'un pas égal avec les Dames de la première qualité, leur disputer leurs conquêtes, & compter d'illustres rivaux, & des adorateurs plus illustres encore; mais son orgueil fit échouer toutes ses espérances. On répondit à ses dédains par un mépris plus juste & mieux fondé : elle en versa des larmes de rage; mais le sentiment infructueux de sa faute, ne lui inspira point le dessein de s'en corriger. L'amour-propre adoucit peu à peu l'amertume de sa honte, & elle finit par plaindre l'aveuglement des hommes, qui ne sentoient pas le prix de son mérite.

CEPENDANT, elle n'avoit point perdu de vue son premier dessein. Les fleurs de sa jeunesse commençoient à se flétrir; elle approchoit de cet âge, où l'on ne pardonne plus rien à son sexe, où ses charmes s'évanouissent, & montrent au grand jour les moindres défauts. Il étoit temps d'essayer encore sur le cœur de quelque Gentilhomme, le pouvoir de sa beauté, qui alloit se cacher bientôt sous les rides de l'âge. Elle jeta les yeux sur le Comte de Losirco.

LA famille de ce Comte se perdoit dans son antiquité; plusieurs de ses ancêtres avoient eu l'oreille des Rois; plusieurs avoient été l'appui du trône, mais une faute de son

ES JEUX

l'époque de la décadence de milie. Son père avoit en vain débien pour se rouvrir un chemin l avoit échoué dans son entreprise en mourant à son fils qu'un , & une terre dont le revenu re aux désirs d'un sage.

étoit né avec une humeur mélanger goût décidé pour la solitude, lui r son obscurité. Un juste sentiment mérite, qu'il savoit apprédédommageoit des injustices de

On auroit pu le regarder comme philosophe, si le ton amer de la misanthropie n'avoit pas donné à sa vertu un air farouche. Il se persuadoit que les ne méritoient pas qu'on leur consacralens, dont ils ignoroient le prix. Le l'avoit pas encore l'ame assez haute, tir combien il est beau de servir des

C'est un plaisir que le commun des hommes même ne connoît point. dernier prix de la vertu la plus sublime. t une espèce de philosophie qui réduit l'égoïsme, qui concentre tous nos intérêts nous mêmes, qui nous isole au de la société, qui même éteint peu à les penchans les plus sacrés de la Nature. osinço, séduit par ses propres maxime ne s'aperçut pas qu'elles le condui-

soient insensiblement à cette fatale indifférence; mais les cris de sa famille le tirèrent bientôt du néant philosophique où il étoit plongé, & réveillèrent en lui une juste ambition, que ses réflexions n'avoient pas entièrement éteintes.

MON neveu, lui dit un jour le Marquis de Posilla, la Nature vous a prodigué des talens qui vous promettent dans le monde les succès les plus rapides. C'est sur vous que nous avons fondé l'espérance, de voir bientôt sortir de l'obscurité une famille illustre & digne d'un meilleur sort. Cet oubli où nous languissons fait votre bonheur. Les grandeurs sont l'objet de vos mépris, & la paix qui accompagne une fortune médiocre, borne toute votre ambition; mais vous vous devez à votre famille. Tous les hommes n'ont pas ce flegme qui concentre vos desirs dans une sphère étroite. Nous aspirons à reparôître sur cette scène du monde, où nos pères ont joué des rôles éclatans, c'est à vous de nous y introduire, & de faire les premiers pas. La médiocrité de votre fortune ne vous promet pas une entrée brillante; mais un mariage politique peut vous mettre en état d'éblouir les yeux, en vous montrant dans la carrière. Vous le savez, nous n'avons point de penchans à nous, l'intérêt les captive: l'intérêt est l'ame des grands, & dispose de tout

leur être. C'est sur la Baronne de Valletto que j'ai fixé mon choix ; c'est à elle que je prétends vous unir. La fille d'un nouveau parvenu , ne dédaignera pas la main d'un homme tel que vous ; & un pauvre Gentilhomme ne doit pas rejeter celle d'une riche héritière.

LOSINÇO demanda quelques jours pour essayer à se détacher lui-même. L'ambition se ranima peu à peu dans son ame ; un espoir flatteur chatouilla son amour-propre. Il s'accoutuma à voir les grandeurs humaines sous un jour plus favorable , & résolut enfin de sacrifier son bonheur à celui de sa famille.

LE Marquis s'étoit chargé de cette négociation. Il fit les premières propositions à la Baronne ; elle les recut avec froideur ; elle fléchit enfin son orgueil , & elle crut que le nom de Comtesse de Losinço , ne seroit pas trop payé de tout son bien. Le Comte parut devant elle , il lui fallut essayer des entrevues froides , où le sentiment fut alambiqué en discours apprêtés , où la Baronne répondit à tout son empressement par quelques *je vous aime*, du ton dont elle auroit dit, *je vous commande*. Losinço commençoit à regretter son heureuse indigence ; mais le premier pas étoit fait , il n'étoit plus temps de reculer.

L'ARTIFICIEUSE Baronne avoit exigé que le Comte vendit sa terre , & qu'il fit les frais

de la pompe nuptiale. Elle vouloit, disoit-elle, que son époux lui fut redevable de tout son bonheur, & que les nœuds de l'intérêt resserrassent encore ceux de l'amour. Il fallut tout immoler au caprice de cette maîtresse impérieuse. La terre fut vendue, & peu de jours après l'hymen fut célébré avec une magnificence dont les Seigneurs les plus opulens parurent jaloux. Pendant un mois entier on ne cessa de donner dans le Château des Bals, des Tournois, des Fêtes de toutes espèces. La Baronne devenue généreuse par principe de grandeur, répandit ses largesses dans tout le Village; mais son orgueil empoisonnoit ses bienfaits: il est dur de recevoir les dons d'une main qui semble ne s'étendre sur nous, que pour nous accabler, & nous faire sentir notre foiblesse & notre obscurité.

LE Comte de Losinço, qui avoit longtemps étudié l'art pénible d'être heureux, prévint bien que l'opposition qui régnoit entre son caractère & celui de son épouse, seroit pour tous deux une source intarissable de chagrins. Il dissimula cependant ses craintes à sa famille; il s'efforça de se les cacher à lui-même, & de s'aveugler sur sa propre destinée. Il fit plus: il ferma les yeux sur les défauts de la Baronne; & pour mêler, au soin qu'il lui rendoit, un intérêt qui put en

adoucir la contrainte, il ne vit en elle que ce qui pouvoit la rendre aimable à ses yeux. Victime dévouée à sa famille, il partagea avec elle les plaisirs bruyans d'une fête qu'il devoit regarder comme la première époque de ses malheurs. Pendant une année entière, il essuya tous les dégoûts que l'ennui répand sur des nœuds politiques. Attentif à prévenir les caprices de son orgueilleuse épouse il avoit rarement le plaisir de les satisfaire. Il dévorait en silence les dédains les plus cruels, sans que le moindre murmure le rendit digne de son malheureux sort.

LA Baronne s'irritoit elle-même en secret de sa constance. Le flegme du Comte n'étoit pas favorable à ses vues. Elle n'avoit daigné s'abaisser jusqu'à donner sa main à un Gentilhomme oublié au sein de l'indigence, que pour s'entendre appeller *Madame la Comtesse de Losingo*. Ce titre chatouilloit son orgueil. Mais si-tôt que son oreille fut accoutumée à l'entendre, elle songea à se séparer d'un homme, dont l'indépendance philosophique ne s'accordoit pas avec son humeur impérieuse. Elle s'étudia à lui donner des sujets d'aigreur, espérant que bientôt le feu de la discorde s'allumeroit dans la Maison, & qu'au milieu de ce trouble, elle pourroit donner des couleurs favorables au projet qu'elle avoit formé, & l'exécuter impunément. •

ELLE y réussit enfin : à force de dédains, elle força le Comte à prendre l'autorité d'un époux. Il lui parla d'abord avec ménagement ; mais les reproches sanglants dont elle l'accabla , déconcertant toute sa sagesse , la querelle s'échauffa , & il s'éleva dans sa maison une espèce de guerre intestine. Tous ceux qu'un vil intérêt attachoit à la fortune de la Comtesse , se rangèrent de son parti , & jurèrent à son époux une haine éternelle : le Comte resta presque seul , trahi par ses amis , odieux à son ingrate épouse , méprisé par ses domestiques même , & n'ayant que sa vertu pour se consoler.

LE Marquis de Posilla lui-même , qui l'avoit forcé à faire cette fatale démarche , craignit d'essuyer ses justes reproches , & l'abandonna à sa douleur , dont il auroit dû partager le poids ; & cette famille , à laquelle il avoit immolé son repos et bonheur , tourna ailleurs ses vues intéressées , & chercha un autre appui. Voilà les hommes , disoit amèrement Lofinço : combien de monstres d'ingratitude portent le titre d'*honnetes gens* ! où donc est cette probité si vantée sur la terre ?

CEPENDANT , la Comtesse se transporta à V..... reclame l'autorité des loix en faveur d'une épouse opprimée par le plus ingrat des hommes : ses largesses prêtèrent un nouveau charme à son éloquence : & les Juges séduits ,

l'autorisèrent à violer les nœuds les plus sacrés, en se séparant d'un époux dont elle n'étoit pas digne: le Comte se justifia par un écrit qu'il répandit dans le public; il est le vrai Juge de l'innocence & l'oracle de la vérité. On ne peut imposer silence à ses justes murmures. Il rendit hautement justice à cet époux, noirci par une femme odieuse; & l'arrêt qui le condamnoit, excita l'indignation des honnêtes gens. Mais cet obstacle n'arrêta point des Juges prévenus, & leur Sentence fut exécutée.

UN faux pas chez les Grands suffit pour rappeler le souvenir de tout ce qui peut nourrir la haine publique contre eux. Tous les yeux se tournoient sur la Comtesse avec mépris, & sembloient lui reprocher sa naissance & son élévation. Le titre fastueux du Comte n'effaça point l'opprobre attaché au nom odieux d'Alphonse.

ELLE versa en secret des larmes amères. Sa douleur s'exhala en soupirs, & se changea bientôt en fureur. Elle avoit un cousin que l'intérêt attachoit à sa fortune, & qui étoit prêt à tout immoler à ces caprices. Introduit par Alphonse sur la scène du monde, il avoit marché sur ses traces, & l'avoit suivi de près dans le cours de ses prospérités. Environné par tout de cette pompe, qui annonce la grandeur & l'opulence, il étoit le seul

des parens de la Comtesse, dont la présence ne lui fit pas baisser les yeux. Cette femme outragée & furieuse l'aborde en frémissant de rage.

VOUS voyez, lui dit-elle, avec quelle adresse le perfide allume contre nous la haine publique. Un malheureux que j'ai arraché du sein de l'opprobre & de l'indigence, nous a diffamés par un libelle odieux. Tel est le prix de ma foiblesse. Vengez-nous : mon outrage est le vôtre. Lavez-le dans le sang de l'ingrat, & que ce coup heureux impose silence à ce vulgaire insolent qui nous méprise.

ELLE alluma aisément sa fureur dans le cœur de son parent. Il se chargea du soin de sa vengeance. Il attaque le Comte avec une bravoure digne d'une meilleure cause. Le combat reste longtemps douteux, mais enfin le Comte le perce d'un coup mortel. Il tombe, il nage dans son sang. Son ennemi lui tend une main généreuse, & veut le secourir. Va, lui dit-il, abandonne un malheureux indigne de tes soins. Né dans l'obscurité, c'est sur des crimes que j'ai fondé ma grandeur : les ruines de la vertu en ont été les degrés : les dépouilles de l'innocence sont mes richesses. Le voile qui a couvert mes perfidies aux yeux des hommes, se déchire enfin. Je les vois, j'en frémis, achève &

délivre moi de ce spectacle odieux que le remords offre à mon ame épouvantée.

IL expira en prononçant ces mots. Le Comte saisi d'horreur, quitta ce théâtre sanglant, & se retira en détestant cet honneur barbare qui arme l'homme contre son image : & son ame en s'envolant, laissa encore sur son front l'horrible empreinte du crime & de la fureur. Quoiqu'il n'eût employé qu'une juste défense, il craignit les poursuites d'une femme perfide, à qui des Magistrats puissans avoient vendu leurs suffrages. Il n'avoit que trop éprouvé déjà l'ascendant qu'elle avoit sur leurs esprits. Il résolut d'en prévenir les effets.

ELOIGNONS-nous, dit-il, d'une patrie ingrate, qui fut autrefois arrosée du sang qui coule dans mes veines prodigué pour sa gloire ; elle m'a laissé languir dans l'obscurité, & les ténèbres même où mon nom étoit enseveli, n'ont pu m'offrir un asyle contre les traits de l'envie. Un sort plus affreux m'attend encore, si je ne le prévien par une prompte fuite ; quittons ces bords odieux. Cherchons-nous une patrie où l'on puisse du moins vivre vertueux & inconnu sans péril.

LOSINÇO, en quittant l'Espagne, ne regretta que deux tendres enfans qui avoient à peine encore ouvert leurs yeux à la lumière. Ses entrailles paternelles s'émurent ; son cœur pal-

palpita; des larmes amères coulèrent de ses yeux, lorsqu'il lui fallut abandonner ces fruits infortunés d'un hymen funeste.

HELAS! disoit-il, en quels lieux je les laisse? Le souffle empoisonné du vice y corrompt tout! Qui pourra nourrir dans leurs ames le germe inné de la vertu? Qui pourra verser dans leurs cœurs les maximes sacrées de l'humanité? Quelles leçons! quels exemples auront-ils sous les yeux! Juste Ciel! veille sur leur enfance. Ne souffre pas que le poison du vice attaque ces tendres fleurs dans leur racine. Ou s'ils doivent être indignes de moi, arrache-moi ce jour odieux que je leur ai donné, immole ces victimes innocentes avant qu'elles aient connu le crime, & que leur berceau devienne leur cercueil.

LES apprêts de son départ furent couverts de l'ombre du silence. Un seul de ses domestiques, dont la fidélité étoit à l'épreuve, fut le confident & le compagnon de sa fuite. Il disparut; ses ennemis triomphèrent. Ils publièrent partout que son départ le condamnoit, que l'innocence ne craignoit point l'œil perçant de la justice, qu'elle s'offroit elle-même aux rayons de la vérité. Ainsi, après l'avoir peint aux yeux du public comme un époux injuste & cruel, ils portèrent le dernier coup à sa réputation, en lui donnant le nom odieux d'assassin.

B

LA Comtesse, qui sentoit qu'une poursuite plus animée révolteroit un public judicieux, & répandroit peut-être le jour terrible de la vérité sur ses perfidies, se contenta de ne pas désavouer les bruits injurieux qui noircissoient son époux; mais elle avoit des agents secrets, dévoués à sa vengeance, qui consacroient à sa haine le talent funeste qu'ils avoient pour la calomnie.

ELLE se retira à sa terre, & alla y jouir du fruit de tant de démarches criminelles: adorée par une foule d'esclaves qu'elle daignoit honorer du titre d'amis; décorée elle-même d'un nom glorieux, & long-temps respecté dans l'Espagne, possédant des domaines immenses, il ne manquoit à son bonheur que cette paix, que la vertu même ne peut goûter au sein de la grandeur. Le pauvre dans la chaumière, quelquefois infecté par le crime, est la proie des remords dévorans. Le juste, au sein de l'opulence, est déchiré par mille inquiétudes; ce n'est que dans les bras d'une honorable indigence, que le sage jouit, sans aucun mélange, du prix de la vertu.

CEPENDANT, les deux enfans de la Comtesse croissoient sous ses yeux; leur esprit commençoit à se développer, & la lueur naissante de la raison dissipoit les ténèbres de l'enfance; les mêmes rayons de la lumière avoient éclairé leurs foibles yeux: le même in-

stant les avoit vu naître ; mais ni les traits de leurs visages, ni leurs caractères, n'annonçoient cette ressemblance, que la Nature se plaît souvent à mettre entre deux jumeaux. L'un étoit l'image vivante de l'infortuné Comte de LOSINÇO ; l'autre n'étoit qu'un tableau trop parfait de son orgueilleuse mère. Le premier étoit déjà l'idole chérie de tous ceux qui l'approchoient ; il mêloit à ses jeux même un intérêt qui pénétrait tous les cœurs ; les ris sembloient se jouer sur ses lèvres. Il aimoit déjà la vérité sans la connoître , & l'ombre seule du mensonge couvroit son front d'une aimable rougeur. C'est là l'aurore, qui annonce la vertu dans les âmes, qu'elle doit échauffer de son feu divin. Affable à tous les hommes, il se plaisoit à descendre de sa sphère , pour se mêler avec les misérables. La Comtesse en gémissoit ; elle regardoit cette humanité comme une inclination triviale. Non jamais, disoit-elle, cet enfant ne sera digne de sa mère. Plus il s'éloignera du jour de sa naissance, moins il en sentira la noblesse. Ciel ! que d'amertumes il me prépare !

SON frère flattoit mieux ses vues ambitieuses ; il recevoit déjà avec le dédain le plus révoltant, les soins de ceux qui veilloient sur son enfance ; il ne prêtoit l'oreille à leurs leçons , qu'avec une complaisance orgueilleuse. Sa mère s'applaudissoit de se voir repro-

duire dans un enfant si digne d'elle. Il étoit l'objet de toutes ses caresses ; elle traitoit ses emportemens de vivacité ; elle appelloit sa fierté le sentiment de sa grandeur ; elle lui donna le titre de Marquis de Villedo , & lui apprit déjà à bégayer ces mots : *mes Domaines, mon Equipage, mes gens, &c.* elle voulut les mettre aussi dans la bouche du petit Baron d'Ascello , (c'est ainsi qu'elle nommoit son premier fils.) Vous m'étonnez, maman, lui dit cet enfant d'un air ingénu , vous voulez que je parle de *mes Domaines*, ai-je rien qui soit à moi ? N'est-ce pas de vous que je tiens tout mon être ? Non, je ne puis pas même dire *ma vie*, car je sens qu'elle vous appartient.

QUELLE âme vulgaire : s'écria la Comtesse en poussant un soupir : dès ce moment elle ne le regarda qu'avec une indifférence dédaigneuse , qui approchoit de la haine ; enfin , il devint pour elle un objet importun. Elle l'exila de sa présence , & le relégua dans un Château éloigné de quelques lieues , de celui où elle avoit fixé son séjour. Elle lui donna un nombreux cortège de domestiques , & un gouverneur vraiment digne de cet emploi auguste , que les préjugés du monde semblent abandonner au rebut des humains.

PLATENO , (c'étoit son nom ,) étoit un Sage qui n'avoit , ni la démarche impérieuse ,

ni la vanité ridicule d'un pédant, ni l'humeur farouche d'un misanthrope; il joignoit à une longue expérience, une étude profonde du cœur humain. Né dans la grandeur, il avoit été le jouet de la fortune, il avoit essuyé tous ses caprices; tour à tour il avoit éprouvé les rigueurs de l'indigence, & les plaisirs attachés à une fortune brillante. Il avoit été grand sans orgueil, & malheureux sans bassesse. Toujours égal, il sembloit ne recevoir les faveurs du sort que par complaisance, & braver ses coups, lorsqu'il l'accabloit de disgraces; cette fermeté étoit d'autant plus estimable, qu'il n'avoit que lui-même pour témoin de sa vertu. Il est aisé de paroître grand aux yeux d'une multitude de spectateurs, qui s'intéressent au sort d'un illustre malheureux. Une vanité secrète lui tient lieu de vertu; mais où est l'homme qui soutient le même rôle dans l'ombre du silence?

TEL étoit le Mentor que la Comtesse avoit choisi pour son fils; elle ne s'y étoit résolue que par un principe de grandeur. Elle apprit que cet homme étoit le rejeton malheureux d'une famille autrefois puissante; qu'il avoit joué dans le monde un personnage intéressant. Elle fut flattée de compter parmi ses esclaves un homme distingué; cette réflexion chatouilla son orgueil, & fixa son choix incertain.

PLATENO s'enfvelit avec son élève dans la

solitude où on les avoit exilés. C'étoit un Château antique, abandonné depuis long-temps, & que la Comtesse n'avoit jamais honoré de sa présence. Sa situation inspiroit la terreur ; des tours formidables, des fossés profonds, monumens des guerres civiles, en faisoient le séjour de l'ennui ; mais la retraite la plus sombre devient le temple du bonheur, quand un Sage y respire, & Plateno bénit le Ciel qui offroit cet asyle à sa vieillesse.

Le jeune Baron ne murmura point de l'arrêt qui le condamnoit à passer le printemps de sa vie, dans un lieu dont le seul aspect sembloit en sécher les fleurs. Il étoit né avec une tendre mélancolie qui lui faisoit déjà fuir les plaisirs bruyans, & qui prêtoit un nouveau charme à son enfance. Il regarda Plateno comme un second père ; il lui en donnoit le nom, & il le prononçoit d'un ton si tendre, que souvent cet homme sensible l'embrassoit & l'arrosait de ses larmes. Inflexible marâtre, si ce spectacle touchant avoit frappé tes yeux, quelle honte cruelle auroit fait rougir ton front ! quels remords sanglans auroient déchiré ton cœur ! cette scène étoit le triomphe de l'amitié. Quel opprobre pour la Nature, de se voir surpassée par un sentiment né de la réflexion, & qui n'est même échauffé par aucun intérêt... Amitié, vertu sublime, se peut-il que ton

nom profané par tant de bouches perfides n'allume pas tes feux sacrés dans tous les cœurs.

PLATENO avoit reçu de la Nature le talent de former les hommes. C'est un présent dont elle est avare. L'éducation est le plus pénible, le plus dangereux de tous les Arts. Quel homme oseroit jamais faire un pas dans cette carrière, s'il en connoissoit les dangers; s'il savoit que la patrie le rend responsable de ce citoyen qu'elle lui a confié; que son élève même peut lui reprocher un jour ses malheurs & peut-être ses crimes?

Le sage Gouverneur du jeune Baron s'attacha à former son cœur, à y jeter les semences précieuses de la vertu, à diriger vers le bien ces penchans divers qui partagent nos âmes, & qui dans l'enfance n'ont point encore un cœur décidé. Il orna son esprit de toutes ses sciences, qui par un chemin de fleurs nous conduisent au *vrai* & à l'*utile*: il ne chargea point son foible entendement de mille connoissances superflues, qui sont les objets d'une vaine curiosité, & souvent la source d'un orgueil ridicule.

IL s'accoutuma de bonne heure à conserver dans son âme cet équilibre des passions qui fait le bonheur du Sage, à combattre ses desirs par ses besoins, & l'espérance trop flatteur par une juste défiance de la fortune.

Non, mon ami, lui disoit-il souvent, la Nature ne vous a point formé pour jouer un rôle éclatant sur ce théâtre du monde, fameux par tant de chûtes imprévues. Vous êtes né pour être homme, & pour remplir toute l'étendue de ce nom auguste, dans quelque état que la fortune vous place. Ces dignités, ces honneurs, que l'ambitieux regarde avec un œil d'envie; que l'indigent ne voit qu'avec désespoir, tous ces biens ne sont pour l'homme qu'une parure frivole, qui souvent altère la pureté de sa nature. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je veuille détruire entièrement l'idée que vous vous êtes formée des grandeurs humaines. Nourrissez de justes desirs, mais sachez en apprécier l'objet: prévenez le charme d'une illusion dangereuse; affermissiez vos yeux contre l'éclat séducteur des faux biens, & sachez découvrir les maux réels qu'ils renferment.

C'EST ainsi qu'il lui apprenoit à juger des hommes & des choses. Cette science est le premier principe du grand art d'être heureux. Ensuite il lui faisoit sentir que le véritable bonheur s'ancroit lorsqu'on le concentre dans soi-même; que la vertu d'un honnête homme isolé dans la société, est sèche & stérile, & que la vraie félicité consiste à faire des heureux.

Ces ne sont point de vaines maximes, ajouta-

toit-il, l'expérience les justifie chaque jour. J'en ai moi même reconnu la vérité. J'ai vécu dans l'opulence, j'ai eu d'illustres protecteurs, & j'ai consacré mon pouvoir au bonheur de mes créatures: c'est ainsi que j'éten-
dois le mien dans l'avenir, & que je me pré-
parois le plaisir généreux de voir des ingrats
jouir de mes bienfaits: quand la main capri-
cieuse de la fortune me replongeroit au sein
de l'indigence, mon espérance n'a point été
trompée. Les perfides, malgré leur mon-
strueuse ingratitude, ne peuvent m'arracher
les biens dont je les ai comblés: j'en jouis plus
qu'eux-mêmes; ils me les rendent avec usure
& le spectacle de leur bonheur est plus volup-
tueux pour moi, que leur insipide jouissance.

PLATENO couloit des jours sereins avec son
tendre élève. Les plaisirs de la vertu éga-
yoient leur solitude; ils y passèrent plusieurs
années sans que la Comtesse daignât s'infor-
mer de son fils. Le vertueux jeune homme
gémissoit de cet oubli cruel; il versoit des
larmes amères dans le sein de Plateno, & la
main de ce sage ami les essuyoit en vain.
Leur source étoit intarissable. Mais les rig-
eurs de cette superbe marâtre n'étoient qu'un
foible essai des maux que le sort lui réservait.

LE jeune Baron, pressé par un mouvement
naturel d'humanité, honoroit souvent de sa
présence les chaumières obscures des plus pau-

vres Villageois; il se plaisoit à converser avec eux, à leur faire sentir le prix d'une honorable indigence; sa vue faisoit naître la joie dans le séjour même de la douleur, & l'indigent qui l'avoit vu descendre jusqu'à lui, ne rougissoit plus de son état.

L'AIMABLE Seigneur! disoient ces bonnes gens! ô ciel! veille sur ses jours, si tu veux t'épargner nos plaintes importunes & le spectacle de notre misère. Qu'il croisse comme une tendre fleur cultivée par la nature même; mais que sa durée soit plus longue: l'abondance régnera dans nos champs: le bonheur habitera dans nos hameaux; nos chaumières deviendront les temples de la vertu, & nous n'élèverons nos mains vers le Ciel que pour bénir le Dieu dont il est l'image.

LA Comtesse le surprit un jour dans cette noble occupation. Il essuyoit les larmes d'un jeune Villageois, à qui une mort prématurée venoit de ravir sa mère, le dernier appui d'une famille infortunée. Ce fils malheureux retenoit ses soupirs en sa présence; il sembloit qu'il n'osât sentir sa disgrâce, quand le Baron daignoit la partager. En cet instant, la Comtesse arrive dans un char superbe, suivie d'un nombreux cortège, remplissant l'air de poussière, & faisant tout retentir du bruit de ses équipages.

ELLE voit (quel objet pour les yeux de

cette femme orgueilleuse!) son fils confondu parmi de vils Paysans! elle le foudroie d'un regard terrible, où respiroient ensemble l'indignation & le mépris. Elle entre dans le Château: le premier objet qui s'offre à sa vue, fut le sage Platenô.

QU'AVEZ-vous fait de mon fils, lui dit-elle, d'un ton menaçant; savez-vous où je l'ai trouvé; oui Madame, répondit le Gouverneur, je me préparois à l'accompagner: mais j'ai voulu qu'il goûtât seul le plaisir d'une action généreuse.... Voilà donc, reprit-elle, les leçons de grandeur que vous lui donnez: c'est ainsi que vous lui apprenez à sentir l'élévation du rang dans lequel sa naissance l'a placé. O Ciel! on saura que le fils de la Comtesse de Losinço va porter sous de viles chaumières, l'oubli de son nom & de son rang, qu'il se confond avec les plus méprisables des humains, & qu'il se fait une vertu de sa bassesse. C'est donc le fruit de vos soins & le prix de la confiance dont je vous ai honoré. Allez, Monsieur, fuyez de ma présence, & gardez-vous de paroître devant moi.

EN ce moment le Baron arrive: son cœur vole au devant de sa mère; mais un respect cruel arrête ces transports. Quelle est sa surprise, quand cette mère irritée exhale sa fureur en reproches sanglans. Non, lui dit-elle, on a trompé ma tendresse; mes flancs ne l'ont

point porté: je ne reconnois point le sang qui coule dans tes veines: fils indigne de moi. . . . Le Baron-interdit tombe à ses genoux, les arrose de ses larmes, & lui demande avec amertume quel est son crime: elle le repousse avec un dédain horrible, & lui annonce qu'elle va le séparer pour jamais du vertueux Platenio.

- O CIEL! s'écria-t-il, après m'avoir banni de votre présence, après m'avoir ravi mon père, avant même que j'aie pu sentir les tendres caresses, vous m'arrachez celui qui le remplaçoit dans mon cœur. Quel guide pourra désormais éclairer mes pas dans la carrière de la vertu? Quel frein pourra arrêter ma jeunesse imprudente, lui découvrir les pièges du vice, & affermir mon ame contre le charme de l'illusion. Seul, abandonné à moi-même, réduit à mon propre néant, je vais m'égayer d'erreurs en erreurs! hélas! Madame (puisque le nom de mère blesse votre oreille) épargnez-vous des remords cruels; épargnez-vous les reproches que je vous ferais moi-même, si jamais le vice ou l'erreur m'entraînent dans le précipice.

NON, Monsieur, reprit la Comtesse, mon dessein n'est pas de vous livrer à vous-même, ni de laisser germer dans votre ame les principes d'une éducation triviale; je veux les déraciner, s'il en est temps encore; vous arracher

du néant où Plateno vous a plongé, vous rendre à vous-même, & vous faire sentir ce que vous êtes. Vous allez prendre un nouvel être sous les yeux du nouveau Gouverneur que je vous ai choisi.

EN prononçant ces mots, la Comtesse lui montrait un pédant qui marchoit à sa suite; elle l'honora d'un regard de bienveillance, & lui dit, qu'il étoit le seul qui fut digne de former un jeune homme de qualité. Il reçut ce précieux dépôt d'un air mêlé d'orgueil & de bassesse.

LE malheureux Plateno fut congédié à l'instant; son tendre élève se précipita dans ses bras; leurs larmes se mêlèrent, leurs soupirs se confondirent, & la Comtesse irritée termina cette scène touchante, en chassant d'une manière ignominieuse le vertueux ami du jeune Baron.

C'EST en vain que vous me l'arrachez, lui dit il, d'un ton amer, mon cœur le suivra par-tout; mes bienfaits iront le chercher dans les ténèbres de l'indigence; je vous dois le jour, Madame, mais je lui dois ma vertu: & dussiez-vous m'accabler de votre colère, mon cœur, que vos mépris ont déchiré, se partage entre vous & lui.

LA Comtesse fut si choquée de ce parallèle, qu'elle sortit brusquement, remonta dans sa voiture, & laissa son triste fils avec son nouveau Gouverneur.

CE jeune homme, sévère du plaisir d'épancher son cœur dans le sein d'un ami, réduit à vivre avec un pédant dont les airs hautains n'inspiroient que le mépris, succomba bientôt sous le poids de l'ennui. Il ne trouva dans lui-même qu'un vuide affreux : sa solitude lui devint odieuse ; il chercha dans les environs quelque société agréable, qui put le dédommager de la perte de son ami. Il chercha des plaisirs qu'il méprisoit, abandonna la retraite qu'il chérissoit, & se prépara des malheurs qu'il ne prévoyoit pas. Le départ de Plateno fut la source de toutes ses infortunes ; c'est ainsi que dans le cours de la vie humaine, comme dans la Nature, les grands événemens tiennent à des causes légères : jouets d'un sort bizarre, il se plaît à nous faire entrevoir, dans les moindres effets, l'étendue de sa puissance.

ENTRE le Château qu'habitoit la Comtesse, & celui où elle avoit exilé son fils, étoit un Village que la Nature avoit comblé sans mesure de tous ces présens, dont si peu d'hommes sentent le prix. Il étoit placé dans une situation riante ; ses champs arrosés par un ruisseau, payoient avec usure les travaux du Laboureur ; la paix y régnoit avec l'abondance. Le Seigneur de ce Village étoit un Gentilhomme, qui avoit tenu autrefois un rang distingué dans le Barreau ; sa voix avoit été longtemps l'oracle de la justice, l'effroi du

crime, & l'espoir de l'innocence; le méchant confondu n'osoit murmurer de ses arrêts, & le juste triomphoit avec confiance, sans craindre ces revers qui flétrissent souvent les lauriers de la vertu. Mais l'homme est sujet à l'erreur; il n'en put vaincre le charme inévitable, & sa voix devint pour un moment l'organe du mensonge, tandis que son cœur étoit le sanctuaire de la vérité.

Un arrêt qu'il prononça, réduisit une famille illustre & opulente à la plus honteuse indigence. Il avoit été séduit par l'éloquence d'un Avocat, qui avoit vendu ses talens à l'injustice & au mensonge. Il reconnut son erreur, il n'étoit plus temps de la réparer; le perfide qu'il avoit enrichi, des dépouilles de l'innocence, s'en étoit assuré la possession, en cherchant une autre patrie. Ce Juge infortuné en versa des larmes amères; il descendit d'un Tribunal qu'il croyoit avoir profané par un Arrêt injuste; il avoua hautement son erreur, rendit à cette famille affligée sa gloire, le plus précieux des biens qu'il lui avoit ravis. Il fit plus, il donna à tous ses pareils un exemple terrible & mémorable. Il se dépouilla de ses biens pour rétablir la fortune des innocens qu'il avoit opprimés malgré lui; il leur acheta des amis & des protecteurs, & leur rendit tout l'éclat, dont ils avoient jouis dans le monde; heureux d'avoir réparé un crime involontaire.

taire; riche des biens dont il s'étoit dépouillé, il se retira dans une terre, dont le revenu modique faisoit toute sa richesse.

IL porta dans cette solitude l'estime des hommes & le sentiment de sa vertu. Il y vécut plusieurs années, adoré des habitans du Village, mais oublié de ces frivoles amis, qui ne s'attachent qu'à la fortune, & qui sont volages comme elle. Il consacroit tous ses soins à l'éducation d'une fille, seul & précieux fruit d'un hymen malheureux. Acante étoit dans cet âge dangereux, où le cœur s'ouvre avec une égale facilité aux rayons de la vertu, & au souffle des passions. Elle étoit née avec un penchant heureux pour le bien; son front modeste & serein étoit l'image de son ame; le feu qui animoit ses yeux, tempéré par le calme de l'innocence, annonçoit la bonté de son cœur. Elle n'avoit point murmuré de la cruauté généreuse, avec laquelle son père s'étoit dépouillé de ce qu'il avoit de plus précieux. Cet effort avoit même redoublé encore sa tendresse pour lui, & elle sentoit son cœur pénétré tout ensemble, & des doux transports de la nature, & de cette estime affectueuse, tribut qu'un cœur sensible ne peut refuser à la vertu.

L'AVENTURE de ce vertueux Gentilhomme n'étoit pas inconnue au jeune Baron. La gloire du juste ne reste point isolée dans
le

le cercle étroit d'une société bruyante ; elle pénètre les ombres des bois ; elle se fait entendre au fond des solitudes les plus profondes, & c'est là qu'elle trouve de véritables adorateurs, & qu'elle reçoit des hommages dignes d'elle.

D'ASCELLO avoit conçu depuis longtemps un desir généreux de lier une étroite amitié avec cet auguste vieillard, & de lui faire sentir la tendre vénération que lui inspireroit sa glorieuse indigence. Le Ciel qui se plaît à rapprocher les cœurs vertueux, combla bientôt ses desirs, & lui offrit une occasion après laquelle il soupiroit depuis longtemps.

Il promenoit souvent ses profondes rêveries dans les environs de ce village fortuné, où la présence d'un homme juste sembloit avoir fixé le séjour du bonheur ; un penchant secret y guidoit ses pas, lorsque tout à coup l'air s'obscurcit, les vents se déchaînent, le Ciel semble se dissoudre en torrens, & les éclats du tonnerre redoublent l'horreur de ce spectacle.

LE jeune homme s'applaudit en secret, d'un accident qui semble lui ouvrir l'entrée de la maison de Panémon ; (c'étoit le nom de ce pauvre Gentilhomme,) il entre dans cette modeste chaumière, que les habitans du Village honoroient du titre de Château. Pané-

mon cōurt au-devant de lui, lui offre un aya-
le, & le prie de rester près de lui jusqu'à ce
que le Ciel ait repris sa sérénité. Il le con-
duit dans l'intérieur de sa maison ; le Baron
est surpris de rencontrer par-tout cette élé-
gante propreté, qui offre aux yeux un spe-
ctacle plus riant que toute la pompe du luxe ;
il trouvoit par-tout l'agréable & l'utile. Des
meubles commodes, mais habilement tra-
vaillés, étoient les seuls ornemens de cette re-
traite ; quelques *curiosités naturelles* l'embellis-
soient encore, & attiroient les regards de
tous ceux qui aiment la Nature, & qui étu-
dient ses merveilleuses productions.

TANDIS que le Baron jouissoit de ce spe-
ctacle, il voit paroître (quel objet pour les
yeux d'un jeune homme, dont le cœur com-
mence à sentir la première atteinte du plus
doux des penchans, sans avoir pu le fixer encore
vers aucun objet) il voit, dis-je, entrer une
jeune fille, qu'on auroit pris pour une Dées-
se dans ces siècles fabuleux, où l'homme revê-
toit la vertu d'une figure humaine, pour lui
rendre hommage. Son front modeste annon-
ce en rougissant les beautés de son ame ; sa
timidité lui prête un nouveau charme, elle
n'éteint point le feu qui éclate dans ses yeux,
elle semble l'animer encore. Son sourire est
celui de la vertu, il est l'image du calme qui
règne dans son cœur ; une joie douce & paissi-

ble répand sur les moindres actions un charme inexprimable; sa voix est tendre, & va chercher l'ame de ceux qui ont le bonheur de l'entendre; ses regards se tournent vers son père, avec un intérêt qui pénètre tous les cœurs, & le sien est le sanctuaire & le plus bel ouvrage de la Nature.

CEPENDANT, le tonnerre gronde avec moins de violence, les nuages chassés par les vents, rendent au Ciel sa sérénité. Le Baron qui craignoit d'être importun, prend congé de son hôte généreux. Il est temps que je me retire, dit-il, le jour panche vers son déclin; le calme est rétabli dans les plaines de l'air. (Malheureux jeune homme, ce calme qui règne au Ciel, n'est plus au fond de ton cœur, l'orage que tu craignois, étoit moins violent que celui qui vient de s'élever au fond de ton ame. La cause en est belle, la source en est pure, mais crains-en les effets.) Un charme secret retenoit malgré lui le jeune Baron; il répéta plusieurs fois qu'il vouloit partir, & il restoit encore. Il retourne vers Acante un regard tendre & languissant; il pousse un profond soupir: Acante baisse les yeux, & veut cacher son trouble; le Baron s'apperçoit de son embarras: il craint de le redoubler encore, & sort en promettant à Panémoh, qui l'en conjuroit, de revenir bientôt le voir.

IL rentre dans son château tout plein de l'image de la belle Acante; son Gouverneur qui s'y érigeoit en maître, & qui en faisoit les honneurs, avoit invité à souper une compagnie nombreuse & frivole. C'étoit plusieurs de ces Seigneurs, qui pendant l'hiver sont à la Cour des insectes importuns & rempans, & qui pendant l'été vont se vanger à la campagne sur leurs vassaux des mépris dont les Grands les ont accablés. Le Baron soupira de ne pas trouver dans la solitude même un asyle contre les importuns de cette espèce. Cependant, on se met à table: un morne silence règne dans la salle: on attendoit que Monsieur le Baron égayât le repas par quelqu'unes de ces saillies ingénieuses, & de ces pensées rares que son Gouverneur lui avoit annoncées comme les fruits de ses leçons.

MAIS ce jeune homme troublé par une passion naissante, enseveli tout entier dans lui-même, n'étoit occupé que du seul objet, qui jusqu'alors eut fait passer jusqu'à son cœur l'enchantement de ses yeux. Il ne voyoit que la divine Acante; il croyoit encore l'entendre, il ouvroit la bouche pour lui parler, & laissoit échapper un soupir.

SON Gouverneur fut indigné de son humeur sombre & farouche; il lui en fit des reproches cruels, qui frappèrent son oreille

sans réveiller son attention. Il resta plongé dans sa morne rêverie. Les convives le plaisantèrent; ils lui demandèrent, *s'il n'étoit pas attaqué de quelque fièvre amoureuse?* Le Baron ne fut pas plus sensible à leurs fades propos qu'aux injustes reproches du pédant: il se leva de table, congédia la compagnie; & ces bons amis s'écrioient en riant, quel stupide personnage! quel fardeau pour la société qu'un homme de cette espèce! pour moi, disoit un autre, ses ridicules m'amusent; je veux le produire dans le monde, les rieurs ne m'en sauront pas mauvais gré.

LA nuit est un temps consacré au repos, où l'âme semble partager le calme qui règne dans la nature; les objets rentrent dans le néant, & abandonnent l'homme à lui-même. Les passions se réveillent dans son cœur; mais leur impression est plus douce, leur langage est moins amer. Elles se combattent avec moins de violence, & n'élèvent dans l'âme qu'un trouble voluptueux.

LE Baron se jeta sur son lit; il se flattoit de goûter quelque repos, mais le sommeil se refusoit à ses paupières appesanties. Acante vint bientôt se retracer à ses yeux avec tous ses charmes; il étudia les mouvemens de son cœur: il distingua, à travers le trouble dont il étoit agité, le véritable sentiment qui l'animoit. Il reconnut la source du feu qui le dé-

vorait. Il n'en connoissoit les effets que par les exemples terribles que le sage Plateno avoit souvent offerts à ses regards. Il en craignoit pour lui-même les suites funestes. Mais ces frayeurs passagères, nées d'une froide réflexion, peuvent-elles éteindre une flamme dont la nature alluma la première étincelle dans nos âmes, & dont les obstacles même redoublent la violence ?

QUOI donc, disoit-il en lui-même, seroit-ce un crime ou un malheur de me livrer à un penchant si doux & si juste. Ou si la vertu pure & sans tache est descendue sur la terre, si la beauté véritable s'est jamais offerte aux regards des malheureux humains ; c'est dans le cœur, c'est dans les yeux d'Acante qu'elles ont fixé leur séjour. Hélas ! quand j'essayerai de remporter sur moi-même cette cruelle victoire, quel succès puis-je attendre de mes efforts ? La blessure de mon cœur est trop profonde. Rien ne peut la guérir. O mon cher Plateno, faut-il qu'une mère barbare m'ait ravie le génie qui veilloit sur ma jeunesse. C'est dans cet instant critique, que vos conseils pourroient dissiper les ténèbres dont mes yeux sont enveloppés. Votre main me retiendrait au bord d'un précipice. Vous armeriez mon âme d'une force invincible, vous feriez passer dans mon cœur cette vertu mâle que j'admirois en vous. Seul, abandon-

né à moi-même, je me livre à mon aveuglement; & peut-être, si vos yeux étoient témoins du trouble qui m'agite, vous rougiriez de votre élève, & vous dédaigneriez de me donner ce titre de fils qui fit si long temps mon bonheur.

CETTE réflexion irritoit le jeune Baron contre lui-même. Il se peignoit son sage ami, indigné de sa foiblesse, abaissant sur lui un regard de mépris, & l'accablant des reproches les plus cruels. Mais quoi, disoit-il ensuite, vous qui êtes l'oracle de la vertu, pourriez-vous condamner une passion, dont la vertu même alluma la première étincelle. Non, je ne puis croire, qu'ennemi de mon bonheur, votre voix sévère forçât mon amour au silence. Tendre & sage ami, venez présenter à mes yeux éblouis, le flambeau de la raison. Venez me faire découvrir les pièges cachés sous les fleurs, dont les nœuds d'amour sont tissés. Fixez mon incertitude; guidez mes pas égarés. Hélas! que dis-je? Je sens trop que mon ame s'applaudit en secret de votre absence. Je crains ces yeux féroces, dont un seul regard embrasoit autrefois mon cœur du feu de la vertu: plongé au sein de la mollesse, esclave de la volupté, si votre voix venoit frapper mon oreille, je frémirois: une indigne rougeur couvrirait mon front; & mon ame, qui s'envoloit vers vous avec transport,

chercheroit le néant pour se cacher à vos yeux.

C'EST ainsi qu'un jeune homme, élevé sous les yeux de la sagesse même, est surpris de sa propre défaite, & rougit d'une faiblesse qui n'est qu'un penchant nécessaire & vertueux quand on sait en diriger les transports. Mais bientôt une image trop chère se peint à ses yeux avec tous ses charmes, lui prête des excuses, l'accoutume à se traiter avec plus d'indulgence. Il se livre à cette douce illusion, & finit par s'applaudir d'une passion, qui dans sa naissance avoit excité ses remords & sa honte. Tels furent les progrès de l'amour du Baron; tel fut son sort. Ses réflexions redoublèrent l'ardeur de sa flamme.

IL ne tarda pas à se dérober à son argus, pour voler où son cœur le guidait. Sa seconde entrevue avec Panénon & son aimable fille, fut plus froide que la première. Il fut contraint à renfermer ses transports au fond de son âme: il fallut même imposer silence à ses yeux trop éloquens, & jouer l'indifférence, la gaieté, tandis qu'il étoit plongé dans cette tendre mélancolie qu'inspire un amour naissant. On parla du plaisir de la solitude, du mépris des grandeurs, du prix inestimable de l'innocence. L'ingénue Acante, par ses discours enjoués, prêtoit à cette morale un attrait inexprimable. Le Baron répondoit

à tout avec une attention forcée. Quelques distractions involontaires pensoient le trahir. Il ne put retenir quelques soupirs indiscrets qui pénétrèrent, sans son aveu, jusqu'à l'ame d'Acante.

CETTE aimable fille sortant encore des mains de la nature, étoit comme une rose enveloppée dans ses feuilles, qui n'a pas encore ouvert son sein au souffle des zéphirs. Elle ignoroit par quels symptômes une passion naissante se fait connoître; & son vertueux père ne pensoit pas qu'il fut nécessaire d'affermir son cœur contre un penchant qui n'allume que des flammes pures & chastes dans les ames nées pour le bien.

ACANTE se plaisoit à voir le Baron, à lui parler, à l'entendre. Elle ne pensoit pas qu'un intérêt plus puissant se mêlât à ce plaisir. Elle se persuadoit que l'estime, qu'on doit aux talens & au mérite, étoit le seul principe de son attachement. Elevée sous les yeux d'une mère sage & tendre, qui n'avoit point suivi ce préjugé cruel qui exile le sexe dans les Couvens; cette digne surveillante avoit mieux aimé l'éloigner du danger, que de le lui faire connoître. Son père avoit suivi la même maxime, & lui avoit choisi une société qui ne pouvoit lui faire goûter que les plaisirs d'une amitié froide & presque indéterminée.

A PEINE le Baron avoit-il disparu, qu'elle

C 5

demandoit déjà quand elle pourroit le revoir. Elle ne parloit que de ses rares qualités, & elle en faisoit un tableau animé par le plus beau coloris. Son père fourioit à ses discours, & embéllissoit lui-même le portrait par quelques coups de pinceau éloquens. Loin de prendre aucun ombrage du penchant de sa fille pour le Baron, il l'excitoit lui-même. La confiance avec laquelle Acante lui en faisoit l'aveu, prévenoit ses soupçons. Non, disoit-il, je ne dois pas craindre les suites de cette inclination. C'est une pure amitié. L'amour aime le mystère : les ténèbres sont son élément ; & si le cœur de ma fille étoit percé de ses traits dangereux, elle craindroit bientôt les yeux de ma tendresse. Rassurons-nous, & ne la privons pas du seul plaisir qu'elle puisse goûter dans cette solitude.

IL est un point où les chastes flammes de l'amitié semblent fixer leur ardeur. C'est là son dernier période. Elle s'entretient alors sans s'échauffer ni s'éteindre. Il n'en fut pas de même du penchant d'Acante pour le jeune Baron. Chaque instant animoit l'intérêt qu'elle prenoit à son sort. Chaque jour elle lui trouvoit de nouveaux charmes : chaque jour elle découvroit en lui des talens qu'elle n'avoit pas encore aperçus.

ELLE commença alors à se défier d'elle-même, & à crudier en tremblant les mouve-

mens de son ame. Elle avoit pour Suivante une jeune fille, dont le caractère doux & égal, & son esprit même sembloient accuser la fortune qui la laissoit languir dans un état obscur. Acante l'aimoit tendrement. Elle se plaisoit à épancher son cœur dans celui de son ami. Elle lui en confioit les moindres mouvemens. Si quelques larmes mouilloient ses beaux yeux, elle les versoit dans son sein. Si son cœur s'ouvroit aux rayons d'une douce joie, Justine en partageoit les transports.

JE n'aime que trois personnes au monde, disoit-elle, un jour en se promenant seule au bord d'un ruisseau. J'ai toujours senti pour mon père une tendresse vive, mais égale dans ses transports; & mon cœur dès le printemps de mes jours fut embrasé pour lui de ce zèle qui m'anime aujourd'hui. J'ai connu Justine, je la regardai long temps comme une surveillante importune. J'étudiai son caractère, & je la trouvai digne de mon amitié. Ce sentiment s'est accru par degrés, & maintenant il est toujours le même. Mais les vœux qui m'attachent au Baron, se resserrèrent de jour en jour. Hier, lorsqu'il me quitta, non, disois-je en moi-même, je ne puis l'aimer davantage; c'est-là le dernier essor de mon amitié, & cependant, je sens aujourd'hui que je l'aime encore plus. Se peut-il qu'il eut réellement aujourd'hui des char-

mes qu'il n'avoit pas hier ? Non sans doute : quelle est donc la nature de mon penchant pour lui ? Je ne fais : mais je commence à craindre que N'allons pas plus avant : cachons-nous une vérité cruelle.

ELLE étoit plongée dans ces réflexions, & portoit çà & là ses pas égarés, quand Justine l'aborda. Mademoiselle, lui dit-elle, jamais je ne vous ai vu un goût si décidé pour la solitude. Vous nous fuyez : Monsieur votre père commence à se plaindre de votre indifférence, & moi j'en gémis en secret. Ce reproche perça le cœur d'Acante, mais elle dissimula l'impression qu'il lui avoit faite.

MA chère Justine, lui dit-elle en plaisantant, je voulois me mêler de philosopher : je méditois, il n'y a qu'un instant, sur la nature des passions, & je m'attachois à celle qu'on nomme *Amour*. Je voulois en découvrir les symptômes, en étudier les mouvemens ; mais comment définir ce qu'on n'a jamais senti ? J'ai mis vainement mon esprit à la torture, & j'ai reconnu la foiblesse de mes lumières. Voilà tout le fruit de mes réflexions. Pour toi qui a flotté long temps dans cette mer du monde, quoique dans un rang obscur, l'expérience a éclairé ta jeunesse. Apprends-moi donc comment l'amour naît dans un cœur : dis-moi à quelle marque on peut le reconnoître.

QUEL intérêt y prenez-vous, Mademoiselle, reprend Justine, que vous importent, l'amour & ses transports, puisque votre cœur glacé par une heureuse indifférence, brave ses traits cruels.

ACANTE rougit. Non sans doute, lui dit-elle, je ne crains point ses chaînes : & ce n'est pas dans cette solitude qu'il pourroit tendre des pièges à ma foiblesse, mais je ne conserverai pas toute ma vie cette précieuse liberté. Quelqu'objet un jour remplira le vuide de mon cœur ; enfin, satisfais ma curiosité : je le veux Hé bien ! Mademoiselle, je ne finirai pas si je voulois vous détailler les divers transports de l'amour, & en fixer la nature. Mais voici une marque certaine qui pourra fixer votre incertitude. Quand votre jeune cœur fera des efforts pour se persuader que l'intérêt qui l'anime pour un homme de mérite, a sa source dans une simple amitié, vous pourrez vous dire alors à vous-même, je me trompe : ma défiance est la preuve de ma défaite. Je sens naître les flammes d'un amour véritable.

A CETTE réponse Acante reste interdite & confuse ; Justine feint de ne pas appercevoir son trouble, & promène ses regards indifférens dans la Prairie. Tout à coup elle reprend la parole avec vivacité. J'oubliai de vous dire, Mademoiselle, que Monsieur Pa-

némon est revenu de la chasse. Acante ne répond rien; il a rencontré le Baron, ajoute Justine, & l'a emmené au Château. Pourquoi ne me l'as-tu pas annoncé plutôt, reprend Acante avec vivacité; que tu es cruelle! courons au Château, le Baron s'impatiente peut-être. . . Est-ce là, Mademoiselle, l'empressement d'une simple amitié? reprend Justine avec un souris malin. Elle rentre: son père lui annonce que le Baron l'a vainement attendue, & qu'il est parti. Acante en conçoit un dépit quelle ne peut cacher. Pendant plusieurs jours, Justine & son père même furent les victimes de sa mauvaise humeur. Elle gardoit souvent un silence farouche; & l'aigreur de la mélancolie se mêloit à tous ces discours.

Ce changement alarma la tendresse de Pénémon. Ma fille me fuit, se disoit-il à lui-même, je deviens pour elle un témoin importun & peut-être odieux. O Ciel! ce malheur m'étoit-il réservé. C'est le plus cruel des coups que la fortune m'a portés. Et quand elle me rendroit ces biens qu'une fatale erreur m'a ravis, elle ne me dédommageroit jamais de la perte du cœur d'Acante. Mais quelle peut être la source de son indifférence? Quelque chagrin secret la dévore. Pourquoi me le cache-t-elle à moi qui fut le dépositaire de tous ses secrets. . . Peut-être quelque

penchant qu'elle n'ose avouer, emporte loin de moi son âme timide. Rassurons-nous, son cœur est né pour la vertu; il n'a point de passions dont je doive rougir. Le jeune Baron est fait pour plaire. J'envie moi-même le bonheur du mortel qui lui a donné le jour. Acante est sensible, ou j'ai surpris son secret, & son silence est plus éloquent que les éloges qu'elle prodiguoit à cet aimable jeune homme sans aucune défiance.

PANEMON étoit passionné pour la chasse. Souvent l'aurore le trouvoit errant déjà dans les bois, & poursuivant les victimes infortunées des jeux cruels de l'homme. Cet exercice a une air féroce, qui semble nous retracer ce siècle sauvage où la nature sembloit en guerre avec elle-même. Mais l'exemple des Grands a mis ce goût à la mode. La chasse est devenue l'occupation de tous les sages qui vont chercher à la campagne les repos qu'on ne peut goûter au sein des Villes.

UN jour que Panémon étoit sorti dans ce dessein, le Baron entre dans le Château. Acante étoit renfermée dans son appartement avec sa fidelle Justine: à peine celle-ci apperçut-elle cet aimable jeune homme, qu'elle quitta sa chère maîtresse, pour préparer à l'amour une scène vraiment digne de lui, & dont la présence importune d'un seul témoin auroit pu ralentir la chaleur. Le Baron en-

tre, il voit Acante seule, interdite & tremblante; la frayeur de cette fille adorable redouble son trouble: il s'avance d'un pas timide, la salue d'un air déconcerté; il veut se rassurer & entamer le discours, mais il ne prononce que quelques mots sans suite, entrecoupés de soupirs. Cruelle Acante, lui dit-il enfin, vous voyez l'état où vous m'avez réduit. J'ai perdu l'empire de mes facultés. Mon esprit n'est plus éclairé que par une lueur incertaine & tremblante. Cette raison qui guidoit mes pas, m'abandonne à mon aveuglement. Au calme qui régnoit dans mon ame, a succédé un trouble funeste à mon bonheur. Un feu secret circule dans mes veines, & détruit le principe de ma vie. Mon être partagé s'élançe vers vous, & mon ame semble rentrer dans le néant, quand elle s'efforce d'exister dans elle même. Inhumaine, voilà votre ouvrage, voilà les maux dont vos yeux sont les auteurs. Ayez-en pitié, tournez sur moi un regard de compassion; partagez du moins les tourmens dont vous déchirez mon cœur. Un mot de votre bouche adorable peut les calmer, & me rendre à moi-même. Mais songez que quand vous prononcerez l'arrêt de mon malheur, quand vous forceriez ma flamme au silence, vous ne pourriez l'éteindre, je la nourrirois dans mon sein brûlant; je languirois loin de vous; une mort lente

lente & multipliée trancheroit le fil de mes jours, & vous n'auriez pour fruit de votre sévérité, que le remords éternel d'avoir causé la perte d'un homme qui vous adoroit, & d'avoir terminé d'une manière affreuse, des jours qu'il vouloit vous consacrer. Parlez enfin, prononcez mon arrêt, je l'attends à vos genoux..... Vous détournez les yeux. Ah! cruelle, c'en est assez, je vous entends; vous avez résolu ma mort, vous serez satisfaite; & mon sang prodigué à vos caprices, assouvrira votre cruauté.

ARRETEZ, lui dit-elle, ne m'accusez point d'ingratitude. Connoissez-moi: je sais que les principes d'honneur reçus parmi le sexe, me défendent de faire l'aveu de ma foiblesse, mais ce n'est que de moi-même que je prends des exemples. Je ne fais point feindre l'indifférence, quand mon cœur est atteint des traits de l'amour. Oui, j'ai senti naître dans mon ame ce penchant dont vous m'avez fait l'aveu. J'ai étudié vos mœurs, je vous en ai cru digne, & je m'y suis livrée. Mais souveraine de moi-même, maîtresse de mon cœur, je saurai éteindre ma flamme, si la vertu me l'ordonne. Ce sacrifice me sera cruel, il coûtera cher à mon cœur. Cet aveu doit vous suffire.

ET quelle vertu, reprit le Baron, peut rompre des nœuds tissés par la vertu même.

D

Quel obstacle peut s'opposer à notre bonheur, Le Ciel pourroit-il rejeter des vœux si légitimes. Non chère Acante, le Ciel n'est point ennemi du bonheur des hommes, quand la vertu seule en est le fondement.

PRENEZ garde, Monsieur, reprit Acante, il ne nous appartient pas de décider si nos vœux sont légitimes. La nature est le juge & l'arbitre de l'amour. Il est coupable s'il n'obtient pas son aveu. Mon père tient ma destinée dans ses mains. Je le consulterai : sa réponse vous assurera l'empire de mon cœur, ou vous ôtera tout espoir de régner sur moi.

AH! reprit le Baron avec transport, si la volonté est le seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur, je suis le plus fortuné des hommes : son cœur est le sanctuaire de l'humanité. Il ne prononceroit qu'en frémissant, l'arrêt de mon malheur. Il prend à mon sort le plus tendre intérêt. Je l'aime comme mon père. Son nom est sacré pour moi, & jamais un homme vertueux ne fut adoré avec un tel transport. Je lui sacrifierois mon bonheur, mon sang & jusqu'à mon amour même. Non, il ne veut point ma perte, & mon cœur s'ouvre aux rayons de la plus douce espérance.

Cependant, les ténèbres commençoient à se répandre sur la terre. Le Baron

quitta sa chère Acante enivré d'amour & plein de l'espoir le plus doux. Il rentre dans son Château. Son Gouverneur est étonné de l'accueil charmant qu'il reçoit de son élève. L'homme heureux est rarement un fardeau pour ses semblables; il les accable de caresses; il veut qu'ils partagent sa félicité. Le pédant fut étonné de cette joie vive, qui étinceloit dans les yeux du Baron, & qui animoit ses discours. Mais il n'avoit jamais étudié le cœur de l'homme; il crut que ce changement étoit l'effet d'un caprice. Le Baron se renferme dans son appartement. Il se jette sur son lit, mais il ne peut trouver le repos même au sein du bonheur. L'espérance produit dans nos sens une agitation semblable à celle que nous cause l'inquiétude. L'une & l'autre sont également ennemies du sommeil. Le Baron n'en put goûter les douceurs que pendant quelques instans. Mais ces momens mêmes furent encore remplis par l'idée de son bonheur. Les songes voltigeoient autour de lui, sous la figure des amours. Mais quel funeste réveil fit cesser le charme de cette douce illusion. Un domestique entre dans son appartement, & lui remet un billet tracé par la main qu'il adore. Il y applique avec transport ses lèvres enflammées, il l'ouvre avec empressement. Mal-

heureux jeune homme, tu vas l'arroser de tes larmes. Il étoit conçu en ces termes :

„ JE l'avois bien prévu, Monsieur, que
 „ la scène qui se passa hier, seroit suivi de
 „ regrets. Mais il est encore temps de ré-
 „ parer notre imprudence, & nous devons
 „ l'un & l'autre faire cet effort sur nous-mê-
 „ mes. Mon père m'ordonne d'éteindre pour
 „ jamais mon amour, & d'interdire au vô-
 „ tre une vaine espérance ; j'approuve ses
 „ raisons ; & si le soin de mon bonheur & de
 „ ma vertu vous est cher, gardez-vous d'of-
 „ frir à mes yeux un objet trop aimé ; aidez
 „ moi à remporter sur moi-même une victoi-
 „ re pénible, & méritez mon estime. . . .

ACANTE....

LE BARON n'osoit en croire ses yeux. Il tenoit ce billet fatal d'une main tremblante. Ses regards égarés le parcouroient avec avidité, Il le relut plusieurs fois en frémissant. Et à ces mots : *j'approuve ses raisons*. Quoi ! s'écria-t-il, avec une douleur mêlée de colère ! Quoi ! la cruelle Acante devient la complice de ma perte. Elle souscrit à l'arrêt que le barbare a dicté. *Elle l'approuve* ! Et sur quelles raisons cet homme injuste peut-il fonder une résolution si bizarre ? La vertu peut-elle condamner des feux dont elle alluma la première étincelle ? Est-il quelque *raison*, qui puisse rendre mon cœur invulnérable. La vertu

arrêée de ce que la beauté a de plus touchant, a-t-elle pas des droits sacrés sur l'hommage d'un cœur sensible ? Ai-je choisi mes chaînes ? L'amour est-il un sentiment qu'on puisse éteindre ou prévenir à son gré ? Ah ! qu'un père cruel, dans un âge où le cœur glacé par l'indifférence ne s'ouvre plus au souffle des passions, impose silence à celle dont je suis déchiré, j'en suis point surpris. Il juge de mon cœur par le sien : il croit qu'une sagesse froide & sévère peut me rendre l'empire de mon cœur. Son erreur a dicté cet arrêt cruel, & je ne murmure point. Mais Acante que j'adore, Acante qui connoît toute la violence de mes feux, Acante me répète cet ordre injuste. Ah ! je succombe sous ce coup funeste ; & mon amour se change en fureur : quoi ! m'interdire à jamais sa présence ! l'ingrate, elle veut que je lui aide moi-même à m'oublier ! elle veut... Je veux moi-même recevoir de sa bouche cet arrêt barbare, l'accabler des reproches que mérite sa perfidie, & laisser au moins dans son cœur le poignard du remords.

IL se lève à l'instant, & court chez Panémon. Acante étoit alors enfermée avec son vertueux père. Celui-ci l'embrassoit tendrement, essuyoit les larmes qu'un amour mal éteint lui faisoit verser encore, & lui vantoit la victoire qu'elle venoit de remporter sur elle-même. Oui, mon père, lui disoit

Acante, c'est votre ame qui m'anime. Vous avez interdit tout espoir à ma flamme ; & au même instant , l'indifférence l'a remplacée dans mon cœur. Et en prononçant ces mots, elle laissoit échapper un soupir. Panémon l'encourageoit, & feignoit de croire que son triomphe fut parfait. Oui, ma fille, lui disoit-il c'est aujourd'hui que tu mérites ce nom sacré. Je reconnois mon sang. Achève, & ne souffre pas qu'un amour, qu'un destin cruel ne veuille pas couronner, renaisse dans ton ame. Son aurore fut innocente, il re-
mâtroit coupable.

OUI, mon père, je ne sens que trop cette cruelle vérité, interrompoit Acante, mais convenez du moins que si un cœur sensible aux charmes de la vertu, peut se laisser séduire par une douce illusion, l'erreur dont je me suis enivrée est la moins criminelle. Qui pourroit voir le Baron d'un œil indifférent ; est il quelque don, que la nature lui ait refusé. Beauté, graces, talens, elle lui a tout prodigué sans mesure. Son esprit est un rayon de la divinité. Ses discours animés d'un feu divin, prêtent à la vertu des charmes qui semblent déridier sa sévérité, & la faire chérir de tous ceux qui se bernoient à la craindre.

EN cet instant, le Baron entre : Acante s'enfuit, & va chercher dans son appartement un asyle contre elle même. Elle lance en fuyant, sur son amant infortuné, un regard

où elle veut peindre la colère, mais qui semble plutôt une étincelle du flambeau d'amour.

MONSIEUR, dit le Baron, en s'adressant à Panémon, mon abord vous vous surprend sans doute, après l'arrêt de mon exil, qui fut dicté par votre bouche, & tracé par une main que j'adore. Mais pardonnez-moi cette audace, c'est pour la dernière fois que j'offre à vos yeux un objet importun & peut-être odieux. C'est pour la dernière fois que mes regards animés du feu du désespoir, cherchoient encore ceux de la cruelle Acante. Mais votre haine a passé dans son cœur. Docile à vos sévères leçons, elle me fuit, elle m'abhorre; heureux, si le mépris ne se mêle point aux traits de sa colère. Mais quelque puisse être le sentiment qui l'anime contre moi, c'est vous qui l'avez allumé dans son cœur, & j'ose vous demander sur quelles raisons vous fondez cet ordre inhumain, & pourquoi vous rompez des nœuds sacrés tissés par la vertu, resserrés par l'amour, & que la nature auroit rendus un jour plus inviolables encore.

MONSIEUR, reprit amèrement Panémon, vous ignorez, quelle blessure vous venez de faire à mon cœur. Il en saignera plus d'un jour. Votre désespoir choisit les termes les plus sanglans, vous devriez ménager ma sensibilité. Vous m'accusez de haine & de mépris; Vous me peignez comme un hom-

me ennemi de votre bonheur & de votre vertu même. Connoissez-moi : sachez, que si les caprices de la fortune, si l'inégalité des conditions ne met point d'obstacle à l'amitié, s'il m'est permis de chérir un homme que le sort place au dessus de moi, je suis le plus sincère, le plus tendre de vos amis. Jamais ma main secrète n'a honoré les autels de la fortune ; jamais elle n'a prodigué un vil encens à la faveur : mais dans ce moment, je voudrois, je l'avoue, être le plus puissant, le plus opulent des hommes. C'est à votre bonheur que je consacrerois le pouvoir que le sort m'auroit donné ; c'est sur vous que je détournerois ces faveurs ; & dès cet instant même, un hymen fortuné couronneroit vos vœux. Mais vous le voyez, l'indigence & l'obscurité sont mon partage. Mes fautes m'ont ravi une fortune assez brillante. Vous en voyez les débris. Je n'ai pu arracher au naufrage que cette terre, dont le revenu suffit à peine à mes desirs, quelques bornés qu'ils soient. Pour vous votre naissance vous promet dans le monde les succès les plus rapides. Vous êtes riche ; c'est là le seul mérite aux yeux des hommes. Si dans le rang, où le Ciel vous a placé, vous daigniez abaisser vos yeux sur une fille infortunée, ensevelie dans les ténèbres de l'indigence, votre humanité seroit traitée de foiblesse : votre famille alarmée de ce dessein bizarre, se révolteroit con-

tre vous, jamais vous n'obtiendriez son aveu : & s'il faut vous dire plus, je craindrois de donner le titre de fils à un gendre plus puissant que moi. Il ne me donneroit celui de père que par complaisance, & je rougirois de sortir à ce prix d'une indigence où je me suis réduit moi même

QUE vous êtes injuste ! reprit le Baron ; pensez vous que mon ame avilie sous le joug des préjugés, prenne un monde vain & frivole pour arbitre du vrai mérite. Non, Monsieur, je ne fais si un fol orgueil me flatte, mais j'ose me croire digne de vous. Ce n'est point à la naissance, c'est moins encore aux richesses que je prodigue mon estime. La fortune nous apprend elle-même, combien elle les méprise par le choix qu'elle fait de ses indignes favoris. La vertu malheureuse, indigente, couverte d'ignominie, voilà l'objet de mes hommages, voilà ce que j'honore en vous ; c'est ce qui souffla dans mon cœur la première étincelle du beau feu qui me révore. Non, je ne viens point offrir à la belle Acanthe, une main à la fois, orgueilleuse & secourable. C'est moi qui viens vous demander la sienne comme un trésor plus précieux mille fois que les dons de la fortune. C'est moi qui vous conjure de descendre jusqu'à moi ; de fermer les yeux sur les défauts de ma jeunesse, & de regarder en moi comme une ver-

tu, le désir d'imiter la vôtre : je sens que le sage se compromet lorsqu'il daigne sortir des ténèbres respectables qui enveloppent son indigence pour s'allier avec les Grands. Mais la compassion doit lui inspirer ces mêmes desirs, qu'une aveugle ambition inspire au vulgaire. Le riche est homme ainsi que l'indigent, & ce titre lui donne des droits sacrés sur le cœur du sage.

TANT de grandeur d'ame m'étonne dans un âge si tendre, & dans un rang si élevé, reprit Panémon. Heureux jeune homme, vous avez sucé le lait de la sagesse au sein de l'opulence ; l'éclat des richesses n'a point fasciné vos yeux ; ils s'ouvrent encore aux rayons purs & doux de la vérité. Puisse le Ciel les défendre contre les prestiges de l'illusion, & vous découvrir les pièges du vice cachés sous les fleurs dont la carrière des honneurs est semée... Mais, mon fils, cet amour que l'infortunée Acante a allumé dans votre ame, cet amour vertueux dans son principe, devient coupable si vous n'en arrêtez les progrès. Vous dépendez d'une famille qui vous regarde comme l'appui de sa grandeur, & qui vous ménage déjà quelque alliance illustre aux yeux du monde. Les caprices de la fortune sont des loix sacrées pour les Grands, & la vertu même vous ordonne d'immoler votre bonheur aux desseins de votre famille. Suivez la route qu'elle vous trace dans le monde.

Apprenez à vous vaincre vous-même, à rechercher des biens qui sont pour vous la source des dégoûts les plus amères; à poursuivre des honneurs qui sont l'objet de vos mépris: c'est là la dernière sève de la vertu. Oubliez la malheureuse Acante: haïssez-la, s'il se peut.... Le Baron frémit à ces mots: il se retint cependant, & sortit après avoir conjuré Panémon de lui laisser encore quelque rayon d'espérance jusqu'à ce qu'il eut consulté sa famille. Panémon jeta sur lui un regard de pitié: je vous accorde encore un délai qui vous sera funeste, lui dit-il; mais après avoir entendu votre arrêt de la bouche de vos parens indignés, si jamais votre aveugle passion éclatoit encore, songez que mes mépris égaleroient l'estime que j'avois conçue pour vous.

J'AI dit que le Village qu'habitoit le vertueux Panémon, n'étoit pas éloigné du Château, où la Comtesse de Losinço faisoit élever sous ses yeux le Marquis Devilledo, le seul objet de son aveugle tendresse. Elle avoit envoyé ce jeune Seigneur à Madrid, pour y respirer l'air de la Cour, & prendre les manières des Grands. Il ne fut que trop docile à des leçons si funestes. Il rapporta de la Cour tous les défauts des petits maîtres, & aucuns de leurs talens. Il avoit déjà l'ame pétrie des maximes affreuses du grand monde.

Il savoit déjà qu'un galant homme devoit en même temps duper une honnête femme, & être la dupe d'une courtisane; faire sa cour à l'une, pour s'exercer au persiflage, & prodiguer ses biens à l'autre. De retour à son Château, son premier soin ne fut pas de se choisir un attachement sérieux, mais de fixer son caprice amoureux sur quelqu'objet qui put plaire un moment. Il donnoit un jour une partie de chasse à plusieurs de ses amis, un Cerf qu'ils poursuivoient avec ardeur, les emmena jusqu'au Village de Panémon. Acanthe modestement vêtue, sans autre éclat que celui de ses charmes, suivie de la seule Justine, promenoit ses tendres rêveries sous une allée d'Ormes impénétrable à la clarté du jour. Le Marquis la voit; il ne peut se défendre d'une secrète émotion. Ses yeux ne fixèrent tant d'attraits qu'en tremblant, & le respect qu'inspire la vertu, entra pour la première fois dans cette ame superbe. Il rougit de sa foiblesse, & craignit que ses amis n'eussent entrevu son trouble.

CONVIENS avec moi, dit-il, en montrant Acanthe à l'un d'eux, conviens que tes yeux n'ont jamais rien vu de si parfait. Que la Nature est injuste de cacher dans cette solitude un trésor qui seroit l'ornement de la Cour. Remarque tu ce regard animé par l'amour; cette gorge naissante qui le dispute à l'albâtre,

cette taille, ce port d'une déesse. Belle nymphe, ajouta-t-il, apprenez à vous connoître. Ce séjour est indigne de vous ; le Ciel vous donna des charmes pour faire des heureux : vous l'outragez en les cachant aux hommes. Croyez-moi, suivez-nous : un sort plus heureux vous attend à la Cour ; là vous goûterez ce plaisir inexprimable de triompher à la fois des deux sexes, & de répandre dans tous les cœurs, ou les feux de l'amour, ou le fiel de la jalousie. Vous verrez vos rivales périr de dépit, & vos adorateurs expirer d'amour. Quittez ce désert effrayant où les rochers seuls sont sensibles aux accens de votre voix.

CETTE solitude m'est chère, répondit Alcante, avec cette fierté qu'inspire la pudeur indignée ; je la regardois comme le temple de la vertu, & je ne pensois pas que l'impudence osât jamais le violer. Jamais de pareils discours n'avoient blessé mon oreille. Cette gloire dont vous me vantez l'éclat, est à mes yeux le comble de l'ignominie ; & je n'avois pas imaginé que le vice eût ses autels, & ses adorateurs.

L'ISSUE de cet enfant, reprit un des amis du Marquis, veux-tu t'amuser à combattre ses idées romanesques. Laisse-lui ses chimères, & poursuivons notre chasse. Le Cerf est déjà loin de nous, & la nymphe au port divin, nous le fera manquer.

LE Marquis les suit à regret: de temps en temps il détourne la tête, & fixe ses yeux sur Acante. Peu à peu il ralentit la course de son cheval, & laisse les chasseurs loin de vant lui. Quand il les vit animés à la poursuite du Cerf, & qu'il ne craignoit plus leurs regards importuns, il revint sur ses pas. Acante veut l'éviter; il saute à terre & l'aborde de l'air le plus galant.

CHARMANTE inconnue, lui dit-il, mon retour ne doit pas vous surprendre; le trait qui ma percé me ramène près de vous; mon cœur revole vers l'auteur de sa blessure: mais je ne veux m'en venger qu'en vous rendant heureuse. La modestie de votre parure, le peu d'éclat qui vous suit, tout m'annonce les injustices de la fortune; je veux les réparer. Je veux vous arracher de ce désert embelli par vos charmes. Un théâtre plus digne de vous, vous attend; c'est à la Cour que je veux vous conduire. Suivez-moi; vous verrez les plaisirs éclore à chaque pas. Vous na-gerez dans l'abondance. C'est par une chaîne de fleurs que je veux vous attacher à moi. Tout l'éclat dont je jouis moi-même, rejail-lira sur vous. Tout ce qui m'obéit sera sous votre empire. Une pompe digne de vos at-traits, vous suivra en tous lieux. Un nom-breux cortège de domestiques, un brillant équipage, un hôtel magnifique feront les

moindres présens de mon amour. Je ne veux pour prix de tant de bienfaits, qu'être le premier de vos esclaves, & vous voir porter sans rougir, le nom de mon amante.

VOUS auriez dû juger par l'accueil que je vous ai fait, reprit Acante, d'un ton sévère, que ces bienfaits sont pour moi des outrages. Laissez-moi, Monsieur, dans cette solitude : quoiqu'infectée depuis peu par le souffle du vice, elle m'est plus chère encore que cette Cour odieuse qui seroit le théâtre de l'infamie, si vous me la peigniez avec des couleurs vraies : mais je juge mieux des hommes ; je juge mieux de vous même, & je crois que vous vous êtes fait un jeu de m'insulter. Mais craignez que la vertu outragée, ne trouve des vengeurs. Cette leçon paie bien les offres dangereuses que vous m'avez prodiguées.

VOUS avez raison, reprit le Marquis, d'un ton ironique & amer ; je reconnois mon erreur ; j'ai cru que la délicatesse de votre goût égaloit vos attraits : mais je vois que la nature rassemble rarement tous ses dons dans le même objet.

LE Marquis la quitte à l'instant, & rejoint les Chasseurs, qui soupçonnèrent aisément la cause qui l'avoit fait disparaître. On le plaisanta : son oreille superbe n'avoit jamais pu s'accoutumer aux traits piquants d'une satire badine ; & ceux qu'on lui décocha ne

furent que redoubler la haine que la résistance d'Acante avoit allumée dans son cœur féroce. Mais l'amour même étoit le principe de cette haine ; elle étoit mêlée de désespoir, de rage, de jalousie. Ce caprice amoureux (c'est en vain qu'il le traitoit ainsi) devint bientôt une passion violente & capable des excès les plus terribles. Une femme secondée de tout l'art de la coquetterie, règne à peine un moment sur des cœurs infectés par le vice. Mais la vertu unie aux charmes de la beauté, soumet tout à ses loix. Son empire est durable, & le peu de soin qu'elle prend d'assurer ses conquêtes, sert lui-même à les conserver. O Ciel ! s'écria le Marquis, quand il fut seul, une simple paysanne me dédaigne ; quand je veux l'accabler de bienfaits, à peine daigne-t-elle abaisser sur moi un regard de mépris. Quelqu'homme obscur & méprisable sera mon rival & mon rival heureux ! sa tendresse grossière sera plus éloquente que mon amour prodigue : elle partagera son indigence, son obscurité & ses maux : & cet éclat qui m'environne, cette grandeur où je voulois l'élever, n'exciteront que ses dédains. Ah ! si je connoissois cet indigne rival ! j'irai à l'instant même ; oui, j'irai le déchirer à ses yeux. Je sais que sa mort honorerait trop sa bassesse. Ce méprisable sang souilleroit mes mains ! mais qu'importe, il faut du sang à l'amour

ou-

outragé : & quelqu'impure qu'il puisse être, il s'y baigne avec plaisir.

LE Marquis étoit agité de ces noirs accès, lorsque la Comtesse entra dans son appartement. La colère respire dans ses yeux, son front se ride, sa bouche écume. O mon seul fils ! lui dit elle, oui, le seul qui n'ait point fait rougir ta mère, viens la consoler des outrages de ton frère. Apprends les desseins qu'il a conçus pour faire rentrer sa famille dans le sein de l'opprobre, dont je l'ai à peine arrachée. Cette lettre tracée de sa main contient notre honte. Il ose me prier de l'unir à la fille d'un homme obscur, sans biens & sans titre. Panémon est le nom du beau père qu'il a choisi. Nom méprisable, & qui ne fut jamais cité dans l'histoire ; & si j'en crois mes soupçons, si j'en juge par le style de sa lettre, il a déjà prévenu mes refus, & un hymen secret l'unir avec l'objet de son inaine amour. Cette lettre fatale contient son arrêt ; & tu dois y lire ton devoir. Je ne t'en dis pas davantage, consulte ton cœur, & vois si dans le sang du Baron tu reconnois le tien.

ELLE sort en prononçant ces mots, & remet entre les mains du Marquis furieux la lettre de son vertueux rival. Il l'ouvre, il la parcourt d'un œil animé par la colère ; elle étoit conçue en ces termes :

E

„ MADAME, le Ciel ne justifie point les
 „ vues de grandeurs que vous avez jetées sur
 „ moi. Je les aurois suivies, s'il ne s'y étoit op-
 „ posé lui-même, en allumant dans mon cœur
 „ une passion que rien ne peut éteindre. J'a-
 „ dore une personne à qui sa vertu doit tenir
 „ lieu de biens & de noblesse. C'est la fille
 „ du généreux Pancimon, dont l'histoire est
 „ plus honoré qu'une longue suite d'aïeux.
 „ Tous deux consentent à mon bonheur. En
 „ demandant votre aveu, je prévois vos re-
 „ fus. Mais votre pouvoir se borne à faire
 „ mon malheur; il n'en est point qui puisse
 „ ravir mes hommages à la vertueuse Acante.

LE voilà donc découvert, dit-il, ce rival odieux que cherchoit ma vengeance avide. C'est au Baron qu'on me sacrifie: & ces mépris affectés que j'admirois moi-même comme une espèce de grandeur d'ame, sont les effets de l'amour que l'ingrate a conçue pour lui. Cet amour malheureux & funeste a rompu tous les nœuds de la Nature. Il anéantit cette foible amitié qu'on prit soin d'affoiblir dès notre enfance; & dans mon frère, je ne vois plus qu'un rival odieux, né pour le malheur de ma vie. Que son sang coule, que le mien y soit confondu: cruel amour, voilà tes jeux. Tu vas te repaître de ce spectacle, & je vais venger à la fois l'honneur de ma famille, & ma flamme ou-

tragée. Tout m'en fait une loi : allons, ne perdons pas des momens consacrés à la vengeance.

AUSSI TÔT d'une main que la rage faisoit trembler, il lui écrit un billet conçu en ces termes :

„ MONSIEUR, cette mère prudente, qui
 „ nous sépara dès notre enfance, sembloit
 „ prévoir le destin, qui devoit un jour nous
 „ armer l'un contre l'autre. La nature bri-
 „ sa elle-même les nœuds dont elle nous avoit
 „ unit : il étoit réservé à la haine la plus im-
 „ placable de nous rapprocher pour assouvir
 „ sa soif sanguinaire. Cet instant fatal est ar-
 „ rivé. L'amour doit accomplir l'arrêt du
 „ sort, il a enflammé nos cœurs pour le mê-
 „ me objet. Je brûle pour cette Acante que
 „ vous adorez. Je juge de vos feux par les
 „ miens, & vous devez être altéré de mon sang
 „ comme je le suis du votre. Ainsi, rendez-
 „ vous ce soir aux limites qui séparent nos
 „ terres. C'est là que le sort des armes ter-
 „ minera notre querelle.

VOILA où conduit ce faux honneur, cette idole chérie de l'Europe, à laquelle nos barbares aïeux ont immolés tant d'illustres victimes, & dont les autels sont encore teints de sang. Dans sa naissance il n'a rien de féroce, il s'offre aux yeux de l'ame sous les traits de la vertu même. Il est beau de mé-

priser la mort, d'essayer son courage, d'exposer sa vie. (a) Mais insensiblement ce point d'honneur étouffe au fonds des cœurs la voix de l'humanité & celle de la nature même. La bravoure devient barbare, & forme des scélérats d'autant plus dangereux, que leurs forfaits n'excitent qu'une horreur mêlée d'admiration. Ils ont exposé leur sang : ils l'ont vu couler d'un œil ferme ; dès lors on oublie celui qu'ils ont versé.

LE Baron ne put lire ce billet sans frémir. O Ciel ! injuste & cruel, dit-il, la vertu la plus pure devoit-elle être la source de tant d'horreurs ? Hélas ! quel seroit le désespoir de la tendre Acante, si elle savoit que ses charmes, que les feux, dont ils nous ont embrasés, vont violer les droits les plus saints de de la Nature. Qui moi ! j'armerois mon bras contre les jours d'un frère que j'ai chéri sans le connoître ? Je plongerois de sens froid mes mains féroces dans un sang sacré pour moi ? Il est mon rival, je le sais, & je sens à ce nom la foible amitié expirer dans mon cœur agité. Mais, auguste nature, ne crains pas que ma jalousie offre à tes yeux un spectacle dont tu frémirois : tes loix me font

(a) Gardez-vous, dit l'Apôtre de l'humanité, de confondre l'honneur avec ce préjugé feroce, qui met toutes les vertus à la pointe de l'épée, & qui n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

plus chères que celles d'un faux honneur, & je ne te ferai point rougir.

Le soleil étoit prêt à se plonger dans les ondes. Il sembloit précipiter sa course pour ne pas éclairer la scène terrible qui se préparoit. D'un côté on voit paroître le Marquis de Villedo, monté sur un coursier superbe, suivi d'un nombreux cortège qui s'arrête à quelque distance du rendez-vous. Un Ecuier porte cette épée redoutable, l'instrument de sa vengeance. La fureur éclate sur son front ; ses regards farouches foudroient tout ce qui l'environne & cherchent sa victime.

CEPENDANT on voit arriver à pas lents l'infortuné Baron, seul & sans armes. Son front est calme & serein ; la paix est dans ses yeux, ainsi que dans son cœur. Il voit le Marquis, il soupire & s'avance vers lui. Ce rival furieux met pied à terre, prend son épée & l'attend avec la contenance d'un homme, dont la rage impatiente hâte l'instant du combat. Etes-vous prêt, dit-il au Baron, d'un ton menaçant Oui, je le suis : frappez, c'est une victime, & non un ennemi qui s'offre à vos coups. Je suis l'objet de votre haine, je ne sais qui a pu l'exciter dans votre cœur. Mais pour moi, soit vertu, soit faiblesse, je ne puis vous haïr. Cette victoire barbare, qui est l'objet de vos vœux, est pour moi le comble de l'opprobre ; & mes mains

teintes de votre sang, ne pourroient s'en laver que dans le mien pour vous, en qui l'orgueil de la grandeur a étouffé les remords; frappez, si le pardon, que je vous accorde, peut effacer votre crime, tout souillé de mon sang, vous êtes le plus innocent des hommes. Frappez, dis-je, prévenez les malheurs que me réservent un sort injuste, & une mère plus barbare encore. Ma vie est un fardeau, & mon assassin sera mon bienfaiteur.

CES mots furent prononcés d'un ton si ferme, on voyoit respirer dans ses yeux une grandeur d'ame si héroïque, que le Marquis interdit, anéanti par le sentiment de sa faute, laissa tomber son épée, & fut prêt à se jeter aux genoux de son rival. Mais, bientôt l'orgueil effaça l'impression que cette scène avoit faite sur son cœur; il rougit de sa faiblesse, & sans rien répondre à son frère, il fixoit sur lui des regards mêlés de tendresse & de compassion; il le quitta & rejoignit ses gens, qui témoins d'une scène qui n'étoit pas faite pour des yeux si vulgaires, accusèrent d'une voix unanime l'infortuné Baron de lâcheté, & le peignirent à la Comtesse comme un homme qu'un vil attachement pour la vie rendoit indigne du jour.

LA Comtesse indignée ne savoit où cacher sa honte. Son orgueil l'avoit abandonné. Une indigne rougeur couvroit son front sé-

vére & farouche. Elle n'osoit lever les yeux. Tantôt elle accusoit la nature, qui par un caprice bizarre avoit extrait de son sang une ame si basse. Tantôt elle vouloit se persuader que quelque main perfide avoit trompé les yeux de sa tendresse, & que le Baron n'étoit qu'un fils supposé. Non, disoit-elle, les traits gravés par la nature ne s'altèrent point de la sorte; & la ressemblance qu'elle met entre les corps, se retrace dans les ames. Si le Baron étoit mon fils, si la source de son sang étoit dans mon cœur, il auroit reçu quelque étincelle de ce courage qui m'anime. Mais soit que je lui aie donné l'être, soit qu'on ait trompé mes yeux, je veux réparer mon crime ou mon erreur; & dès cet instant même, je le prive de tous les droits qu'il avoit sur mon cœur. Je le vois comme un monstre d'autant plus odieux, qu'il ose se vanter de tenir de moi sa fatale naissance.

DES cet instant cette femme cruelle conçut le dessein horrible, d'ôter à son malheureux fils les droits les plus saints de la nature & de le déshériter. Mille obstacles cependant s'opposoient aux transports de sa haine, & combattoient encore pour la vertu persécutée. Ce coup barbare qu'elle vouloit porter au Baron, exigeoit l'appui des loix. Il falloit que la justice épousa sa vengeance, & dicta elle-même l'arrêt qui devoit le condamner,

Comment déshériter un jeune homme, qui dès sa plus tendre enfance avoit chéri la vertu, & qui au milieu des pièges qui assiègent la jeunesse imprudente, ne s'étoit jamais écarté des loix de la sagesse la plus austère !

Mais ce vil métal, qui souvent tient lieu de mérite & de vertu, qui éblouit les yeux du pauvre caché sous sa chaumière, corrompt les Juges même sur leurs Tribunaux. Il fut un temps où l'innocence marchant tête levée, ne craignoit que l'art dangereux d'une éloquence vendue à l'injustice. Mais maintenant l'or est plus puissant que ce talent admirable & souvent funeste. L'or est devenu le premier mobile du monde, & l'ame de la société.

LA Comtesse se rendit à V
gagna des Juges ; & ces mêmes bouches qui avoient condamné un époux vertueux, foudroyèrent un fils innocent & malheureux. Cependant le Baron fut secrètement averti des démarches de sa mère. Il estimoit assez les hommes pour craindre de devenir un objet odieux à ses semblables. Il prévint bien que cette marâtre irritée le peindroit avec les couleurs les plus noires, & déploieroit toute son éloquence pour allumer contre lui la haine publique. Il voulut prévenir des bruits injurieux, & se dédommager du moins de la perte de ces biens fragiles qu'il méprisoit, en

exposant son innocence au grand jour. J'emporterai du moins avec moi, disoit-il, l'estime & les regrets des hommes. Après le témoignage d'une bonne conscience, c'est le seul bien que je désire. Il courut à V... Il entra dans le sanctuaire de la justice avec le front de l'innocence; & plaida sa cause lui-même.

D'UN côté l'on voyoit une femme, ou plutôt une furie, la colère dans les yeux, répandre sur son fils infortuné, tout le venin de sa bouche perfide, prêtant à ses moindres actions, des couleurs affreuses, lui cherchant des crimes dans ses vertus même; de l'autre un jeune homme, dont le front étoit le siège de la candeur, défendant ses droits avec ce flegme qu'inspire la vertu, craignant même de révéler des vérités qui auroient fait panacher la balance en sa faveur, mais qui auroient excité une horreur générale pour cette femme injuste; enfin parmi les malheurs dont il étoit accablé, ne regrettant que le cœur de sa mère, & préférant le nom de fils à ces biens immenses, à ces titres glorieux que la calomnie alloit lui ravir. C'en est fait; on lui impose silence. L'arrêt est prononcé. Le public murmure, & poursuit les larmes aux yeux cette victime infortunée, de la barbarie d'un monstre & de la foiblesse des Juges.

VOILA donc ce jeune homme né dans l'opulence, qui n'a jamais connu que les fleurs

dont cette vie est quelquefois semées, qui sembloit n'exister que pour être heureux ; le voilà tout à coup privé des droits les plus sacrés de la nature, sans titres, sans biens, & dès lors sans amis, flétri par un arrêt injuste, couvert de l'opprobre de l'indigence, réduit enfin à suivre les traces de ces hommes qui n'ont d'autre patrie que la terre pour laquelle ils font un fardeau ; & qui portent de climats en climats, le poids de leur inutile existence, & des mépris dont on les accable. Que deviendra l'infortuné Baron ? (a)

IL sort de V... à pied dans l'équipage d'un voyageur indigent, & goûtant déjà les prémices des rigueurs dont la fortune devoit l'arçonner. Il se rappelle alors les conseils du sage Platéno. O mon père ! disoit-il, ô mon véritable père ! que ne te dois-je point : sans toi je succombois sous les coups du sort, &

(a) Monsieur Rousseau veut que son Emile apprenne un métier, afin que si quelque revers lui ravit les biens sur lesquels il fondeoit l'espoir d'une douce oisiveté, il puisse trouver une ressource dans ses bras. Il met à son jeune Philosophe le *Rabot* à la main. *Emile* devient Menuisier. Le Précepteur du genre humain peut-il ignorer qu'il est une autre Profession noble par elle-même, qui élève les âmes vulgaires, & qui n'avillit point les grands cœurs. „ Mal-
 „ heureux, la fortune t'a ravi tes biens, elle ne t'a laissé que
 „ tes membres, & tu ne peux en faire aucun usage. Vends
 „ les à ta Patrie ; mais n'en excepte pas ton cœur. Verse
 „ ton sang pour elle, Sois soldat.

„ Par ce métier, l'honneur n'est point blessé.
 „ Rose & Fabus ont ainsi commencé.

j'allois les mériter. Mais tes leçons ont armé mon ame d'une force invincible. Mon cœur est invulnérable, & l'orage, dont je deviens le jouet, n'a point altéré le calme qui y règne. Ma vertu me suffit, elle me rend tous ces biens qu'on m'a ravit; elle me console des rigueurs de la nature. C'est maintenant que je suis homme, & qu'isolé dans le monde, & dépouillé d'un vain éclat, je sens le véritable prix de mon être. Je ne le dégraderai point, & quelque infortune que la sort me réserve, tu ne rougiras point de ton ouvrage. Ah! si tu pouvois m'encourager par un dernier à dieu. Un regard de tes yeux porteroit dans mon cœur cette flamme céleste, dont le tien est animé, & je ne craindrois plus ni ma foiblesse, ni le poids accablant de l'opprobre.

Il étoit occupé de cette pensée, lorsque la voiture de la Comtesse vint s'offrir à ses yeux. A cette vue son cœur palpite, ses yeux s'attachent sur sa mère avec un attendrissement mêlé de pitié : l'orgueilleuse Comtesse la fit elle-même échapper un soupir, & la voix de la nature, qui se fait entendre dans les cœurs les plus dépravés, troubla son triomphe par des cris importuns. Le remords est un supplice inséparable du crime: il mesure les coups sur la grandeur des forfaits. S'il se tait un instant, s'il semble s'endormir,

son réveil en est plus terrible. Il s'élança alors dans l'âme du coupable, & lui vend bien cher un repos passager & frivole.

CEPENDANT un instinct secret guidoit les pas du malheureux Baron vers le Village de Panémon. Il soupira en voyant ce séjour fortuné honoré par la présence d'un sage, embelli par les charmes d'une divinité.

TOUT à coup il s'arrête! où vais-je, dit-il? Ais-je oublié la menace terrible du juste Panémon? Peut-il ignorer l'arrêt que mes parens ont lancé contre-moi? Ne lui ais-je pas promis d'éteindre ma flamme? Ah promesse cruelle, & que je ne puis remplir! le désespoir même sera l'aliment de mon amour infortunée. Errant, pros crit, sans asyle, sans biens, je trainerai par-tout le trait, dont je suis percé. Rien ne peut l'arracher de mon cœur. C'est le seul bien que le sort ne peut me ravir. Car je trouve dans mon supplice même, des douceurs inexprimables. Oui, l'image de la belle Acante, dans l'abyme où je suis plongé, fera briller encore à mes yeux l'aurore du bonheur. Elle soutiendra mon courage & lorsque mon cœur navré d'ignominie, écrasé par l'infortune, brisé par la douleur, sera prêt à succomber, l'amour sera ma vertu, l'amour étouffera des murmures dont je rougirois moi-même; & parmi tant

de maux, je serai toujours digne d'Acante & digne de moi-même.

EN prononçant ces mots, son visage s'enflammoit, ses yeux s'animoient d'un feu divin. Bientôt l'espoir se glissa dans son cœur. Acante, dit-il, est née sensible & généreuse, elle a rejeté un amant environné d'une splendeur qui importunoit ses yeux. La fortune avoit mis entre nous deux une barrière qu'elle n'osoit franchir. Mais maintenant qu'elle me voit abandonné, trahi, persécuté, dépouillé de tout, sans autres biens que son cœur, sans autres titres que mon amour, elle se fera une vertu de descendre jusqu'à moi, pour m'élever jusqu'à elle; & son généreux père me recevra dans son sein... Mais quoi dois-je porter dans cette famille auguste, & déjà malheureuse, l'infortune qui me suit? Suis-je un objet digne des vœux d'Acante. Un homme flétri par la voix de la Justice, couvert d'opprobre, doit-ils'offrir à sa vue. Dois-je déchirer son cœur trop tendre par ce spectacle cruel; & quel est mon espérance? De l'associer à mes malheurs, de verser dans son cœur l'amertume qui me ronge, de l'accabler sous le poids de ma misère. Non, vertueuse Acante, je ne troublerai point le calme de tes jours; qu'ils soient sereins comme ton ame. Sois heureuse; le bonheur est le prix de la vertu. Je n'exige pas même que tu

me gardes cette foi que tu m'as jurée : s'il est un mortel digne de s'unir à toi, qu'il porte le nom de ton époux, mais en vivant heureuse dans les bras de mon rival, songe du moins que je ne vis que pour toi.

LE Baron ne voulut cependant pas s'éloigner de sa patrie, sans informer de son sort, celle qu'il avoit toujours regardé comme la seule arbitre de sa destinée. Une lettre que l'amour & la douceur lui dictèrent, fut l'interprète muet de ses derniers à dieux.

„ CE n'est plus un amant plein de l'espoir
 „ de porter le nom glorieux de votre époux,
 „ qui vous écrit. C'est un malheureux pro-
 „ scrit, couvert de l'opprobre du crime, re-
 „ jetté par la nature même, & à qui il ne re-
 „ ste pour tout bien que son innocence &
 „ son amour. Une mère barbare me dé-
 „ pouille des droits les plus saints : des Magi-
 „ strats injustes ou foibles, ont prêté à sa
 „ fureur leur voix profane, ils m'ont flétri
 „ par l'arrêt le plus sanglant, & cet homme
 „ qui mérita votre estime, est devenu le re-
 „ but de la société, & le plus vil des humains.
 „ Mais que lui importent le mépris ou l'esti-
 „ me du monde entier. Le jugement d'une
 „ foule aveugle n'altère point la vertu. Tout
 „ est livré au charme de l'illusion : le men-
 „ songe & l'erreur ont répandu leurs ténè-
 „ bres dans tous les esprits. Tous les hom-

„ mes sont foibles , ou méchans , ou trom-
 „ peurs , ou trompés. Chère Acante, mon
 „ Juge est dans votre cœur ; il est le sa-
 „ aire de la vérité, votre bouche en est l'orga-
 „ ne. Innocent à vos yeux, je brave les traits
 „ de la calomnie , & je ris des vains ef-
 „ forts de mes persécuteurs. Oui , si mes
 „ malheurs font couler une larme de vos
 „ yeux , si vous honorez de quelque regrets,
 „ plus fidèle des amants , je bénirai le sort
 „ qui m'accable & qui m'éloigne de vous.
 „ Adieu, chère Acante, à dieu pour jant ais.
 „ Si jamais la fortune, lasse de me poursui-
 „ vre , ramène près de vous votre amant,
 „ vous le retrouverez encore digne de vous.

LE Baron remit cette lettre à un Villa-
 geois, & lui ordonna de dire qu'il avait reçue
 d'un inconnu, qui avait disparu aussi-tôt. Acan-
 te ouvre la lettre, la parcourt d'un œil timi-
 de: une affreuse pâleur efface les roses de ses
 joues. Elle veut parler , & sa voix expire
 sur ses lèvres; elle tombe dans le brass de son
 père, il la rappelle à la vie, il lui rend le
 sentiment de son existence, ou plutôt de ses
 malheurs. Il est perdu , dit elle , en rou-
 vrant ses beaux yeux. Il est perdu : & c'est
 moi, c'est mon amour funeste qui l'a jeté
 dans le précipice! charmes cruels, don exé-
 crable de la nature qu'elle m'accorda dans
 • le colère, vous êtes les auteurs de sa perte.

S'il n'avoit pas hasardé la proposition de cette fatale union, il seroit le plus heureux des hommes. Hélas ! qu'il étoit digne de l'être.

Ne murmurons point contre le sort, ma fille, reprit Panémon, mais réparons ses injustices. Un cœur foible s'attendrit sur le sort des malheureux, & leur donne pour tout soulagement des larmes impuissantes. Une ame forte court au devant d'eux, les arrache du précipice, & termine leurs infortunes avant de les avoir pleurés. C'est le parti qu'il faut prendre dans cette extrémité. Tant que le Baron a vécu dans la splendeur, tant que la fortune lui a promis une entrée éclatante dans le monde, je me suis opposé à vos desseins. Je le ferois encore avec la même rigueur, si la fortune du Baron avoit été constante & égale. Mais maintenant qu'il est trahi par la nature, délaisé par l'amitié, maintenant que dépouillé de ses biens, il est devenu pour un vulgaire aveugle un objet de mépris, il est beau de lui tendre une main secourable, & de montrer aux méchans qu'il reste encore sur la terre un asyle pour la vertu opprimée. Je te fais un devoir de ce même amour que j'avois voulu étouffer. Que la vertu le rallume dans ton cœur. Je vais chercher ton vertueux amant, & l'unir à toi ; il deviendra mon fils, & mon cœur partagé entre vous deux, ne distinguera plus les sentimens

timens de la nature , de ceux de l'amitié.

O mon père ! dit Acante, ô mon Dieu !
... Oui, vous êtes mon Dieu sur la terre,
que ce nom ne vous offense pas, vous le mé-
ritez. Vous êtes la source de ma vertu; je
la respire dans votre sein; hâtez-vous de cou-
ronner vos bienfaits: cherchez le Baron; u-
nissez ma main tremblante dans la sienne,
& que cet auguste hymen, dont les nœuds
seront tissus par la vertu même, soit le tri-
omphe de la nature & de l'amour.

PANEMON fit toutes les recherches que son
zèle put lui inspirer, mais il ne su découvrir
quel chemin le Baron avoit prit. Il rendra
dans sa maison la douleur sur le front. Le
ciel nous persécute aussi ma fille, dit-il d'une
voix étouffée; il dérobe un homme innocent
& malheureux à mes bienfaits; il ne me permet
pas d'être généreux. Je n'ai pu découvrir
les traces du Baron. J'ignore dans quel aly-
le il a caché sa misère. Peut-être le temps,
qui dévoile les choses les plus secrètes, nous
éclairera sur son sort. Consolons-nous, &
nourrissions encore une douce espérance.

ACANTE retomba dans son abattement.
Une sombre mélancolie effaça cette gaieté naï-
ve qui respiroit dans tous les traits. Des lar-
mes couloient par intervalle de ses beaux yeux.
Son père, inconsolable lui-même, ne pou-
voit apporter aucun soulagement à sa douleur;

F

ils ne pouvaient que confondre leurs soupirs.

LA Guerre, ce fléau terrible & nécessaire, avoit choisi alors la Flandre pour le théâtre de ses fureurs. Maurice couvroit la campagne d'une armée nombreuse, & que son nom rendoit encore plus redoutable. Un Roi long-temps vainqueur, sembloit par sa personne répandre dans l'ame du Général & des soldats le feu guerrier, dont il étoit animé. Une foule de héros marchoit sur ses pas. Le Baron proscrit par une patrie injuste, se donna à la France, qu'il préféroit à toutes les contrées du monde, & l'Espagne seule à elle. Il apprit qu'un Colonel recrutoit au pied des Pyrénées, & se préparoit à conduire son Régiment sur ce théâtre si long-temps inondé de sang. Il se présente à lui, & demande à suivre ses drapeaux en qualité de simple soldat.

CE Colonel, en le voyant, ne put se défendre d'une secrète émotion. Ses yeux attendris s'attachèrent sur ce jeune homme; il démêla dans ses traits un air de grandeur qui annonçoit sa naissance & condamnoit la fortune. Il le reçut avec bonté, le combla de caresses, dont lui-même il ne soupçonnoit pas la cause. Il l'admit parmi ses volontaires, l'encouragea à soutenir la haute idée qu'il avoit conçue de lui, & lui promit que ses services ne seroient pas oubliés.

LE Régiment part & arrive en Flandres; ce fut pour la première fois que le spectacle de la guerre s'offrit aux yeux du jeune Baron. Cet appareil terrible, ce tumulte d'un camp, des campagnes ravagées, la mort présente en tous lieux, ces objets jettent dans l'âme, au premier coup d'œil, un effroi qu'elle ne repousse qu'avec peine. Le soldat intrépide ferme ses yeux; son aveuglement lui tient lieu de courage. (a) Le lâche qui réduit tout à l'égoïsme, n'envisage que les dangers, dont il est menacé. La destruction de son être est le seul mal qui le touche. Le sage ne voit que les malheurs de l'humanité; il remplit à regret un devoir barbare; il plaint les malheureuses victimes qui tombent sous ses coups. Il se regarde lui-même comme un

(a) Si l'on examine bien la source & les effets de ce sentiment impétueux qu'on nomme *Valeur*, on reconnoîtra qu'il se réduit à une espèce d'aveuglement. L'homme le plus intrépide, est celui qui voit moins le danger, qui marche au combat avec confiance, & croit qu'il est au moins très-probable que la mort qui vole autour de lui, respectera ses jours. Le lâche est celui, qui se peint le danger plus grand qu'il n'est en lui-même, qui croit à chaque instant expirer dans tous ceux qui tombent à ses côtés, qui ne fait attention qu'au nombre des victimes, que la guerre moissonne, & n'envisage pas la multitude de ceux qui survivent à une bataille. Le vrai brave est l'homme qui connoît le danger, qui s'est armé de force contre la douleur; & qui regardant la mort comme un port tranquille, où l'orage le conduira plutôt encore que le calme, y marche d'un pas égal, la voit d'un œil serein, la donne en frémissant à ses ennemis, & la reçoit sans murmurer. Tel fut le caractère de Mornay . . .

un fléau nécessaire à l'ordre du monde. Il invoque la paix les armes à la main , & lave de ses larmes le sang dont ses lauriers sont teints.

TELS furent les sentimens qui s'élevèrent dans l'ame du jeune Baron, lorsque ces yeux s'arrêtèrent sur cette scène sanglante. Cependant, le feu de la jeunesse répandoit dans tous ses traits un air martial qui étonnoit ses compagnons. Il sembloit déjà familier avec la mort, & de vieux soldats, qui avoient blanchis dans le métier de la guerre, prenoient de lui des exemples de fermeté. On lui prodiguoit ces éloges, qui sont le seul prix de la valeur. Il les recevoit avec indifférence. Si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur, disoit-il, si vous connoissiez les traits, dont il est déchiré, vous vanteriez moins cette fermeté que vous honorez du nom de *Courage*. Est il étonnant qu'un malheureux (a) voie approcher sans frémir l'instant, qui doit terminer ses peines. Ne serois-je pas le plus insensé des hommes, si je reculois moi même ce terme fortuné. L'ame s'élance vers son bien: la mort est le seul qui me reste. Heureux si en la recevant, je puis en mériter un autre plus précieux encore, l'estime de mes compagnons.

IL avoit conçu pour son Colonel un zèle

(a) La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.

respectueux & tendre, dont les mouvemens involontaires emportoient son cœur vers lui. Il ne pouvoit lui-même en expliquer la cause. Non, disoit-il lui-même, ce n'est point là le simple attachement d'un soldat vertueux pour un Chef digne de le commander : & en prononçant ces mots, de douces larmes couloient de ses yeux. Il se faisoit raconter mille fois par jour, les exploits de cet illustre guerrier; il s'attendrissoit à ce recit, il frémissait lorsqu'on le lui peignoit environné de périls; mais lorsqu'on le représentoit le front ceint de lauriers, couvert du sang de ses ennemis, son visage étoit tout rayonnant de joie : il sembloit que la gloire de son Colonel rejaillit sur lui-même, & qu'il s'enivrât de l'encens qu'on lui prodiguoit.

Le camp étoit tranquille depuis plusieurs jours. L'ennemi ne faisoit aucun mouvement, & l'on voyoit régner de part & d'autre le calme effrayant qui annonce l'orage. Le jour étoit sur son déclin. Tout à coup un bruit affreux se fait entendre, des cris lugubres se mêlent aux coups effroyables des foudres de la guerre. Le soldat court aux armes : qu'on se peigne toute l'horreur d'une surprise. Le tumulte redouble la frayeur; les cris de mourans, ceux des vainqueurs acharnés, les ténèbres naissantes, le bruit confus des armes, tout annonce un carnage effroyable. Le Co-

lonel se présente à ses soldats avec un front serein, il les rallie, il les ramène à la charge, il marche à leur tête, mais lui-même, attiré dans une embuscade, est tout à coup entouré d'ennemis; il se défend avec l'intrépidité d'un homme qui rougit de survivre à sa défaite, & de mourir sans vengeance. Le Baron le voit, il frémit, les yeux s'enflamment d'une généreuse fureur: il vole à son secours, suivi de quelques soldats; la mort lui fait un passage. L'ennemi confus, étonné, se retire, & n'ose regarder ce lion dévorant qui lui arrache sa proie. Le Colonel veut l'embrasser; à l'instant il voit un parti d'ennemi qui enlevait un drapeau de son Régiment, il s'arrache des bras de son Colonel, se précipite au milieu des ennemis, arrache le drapeau des mains de celui qui l'avait enlevé, & revient percé de coups le remettre entre les mains de son Colonel. La chaleur du combat sembloit lui avoir donné une seconde vie. (a) Il avait re-

(a) L'expérience nous apprend que la chaleur du combat épargne souvent aux guerriers les sensations douloureuses des plus cruelles blessures. Cet effet n'est point un prodige aux yeux de ceux, qui conçoivent le mécanisme des sensations. La blessure n'affecte que l'extrémité des nerfs, dont le mouvement est arrêté avant de parvenir jusqu'à l'âme, par le trouble des esprits animaux, agités par une passion violente.

Ce même jeune homme qui avait refusé un duel, vient de braver la mort dans un combat. Cet héroïsme paraîtra surprenant aux yeux de ceux qui se sont fait une fausse idée du courage. Je puis donner à cette fiction très-vraisemblable le poids de la vérité même.

cu plusieurs blessures sans les sentir, & ceux mêmes qui les lui portoient, le croyoient invulnérable. Mais quand la fuite de l'ennemi eut rendu le calme de ses sens agités, l'écoulement de son sang qui s'échappoit avec violence, l'épuisement de ses forces le plongèrent dans cet abattement, qui est une image de la mort. Il tombe dans les bras de son Colonel, qui tremble pour ses jours, & qui l'arrose de larmes de tendresse, de joie & de douleur. On le porte dans sa tente, on le rappelle à la vie. Dès qu'il eut repri l'usage de ses sens, le Colonel ordonne que tout le monde s'écarte, & reste seul avec lui.

BRAVE jeune homme, lui-dit-il, mon amitié est le seul prix qui puisse payer tant de services éclatans sans les avilir. Je vous dois la vie, & l'honneur de mon Régiment, qui m'est mille fois plus cher. Je n'attendois pas moins de votre bravour; & le premier regard que j'attachai sur vous, perça dans l'avenir, & lut dans vos yeux votre haute desti-

Dans un de nos plus vieux corps, un Officier se van-
toit d'avoir servi trente ans sans avoir été forcé de se servir
de son épée pour sa propre querelle. Un jeune étourdi
lui donna un soufflet, en lui disant, vous apprendrez au-
jourd'hui, Monsieur, à vous venger. Non, reprit le pru-
dent viellard, mais demain on donne l'assaut, & nous
verrons qui des deux sera le premier sur la brèche. En
effet, son ennemi même fut réduit à admirer sa bravoure,
& à avouer son imprudence.

née. Vous faites de vains efforts pour me cacher votre naissance. Vos titres sont écrits sur ce front où respire la noblesse, je les ai entrevus, & vous le savez; j'ai pris soin de vous distinguer du vulgaire des soldats. Il est temps de déchirer le voile du mystère, & de me faire connoître le sang, dont vous sortez. Parlez-moi avec confiance, & mettant bas ce respect qui captive le sentiment, ouvrez-vous à moi comme au plus tendre de vos amis. Le courage a des droits sacrés sur mon ame. Je le respecte dans le dernier de mes soldats, & je sens que le vôtre m'inspire un sentiment plus doux, plus tendre encore que l'estime. Je ne sais, mais en vous voyant, mon cœur a partagé vos malheurs; je me suis reproché longtemps l'obscurité où je vous laissois languir, mais il falloit prévenir les murmures de l'envie. Votre bravoure les a étouffés. Je puis maintenant suivre les mouvemens de mon cœur, & vous placer dans un rang plus digne de vous. Mais, vous le savez, le préjugé fatal qui semble attacher toutes les vertus à une haute naissance, règne encore dans cet état, où le courage devroit tenir lieu de noblesse; & si vous me découvrez le sang qui vous a formé, vous écarterez dès l'entrée de votre carrière, cette idée outrageante que l'illusion des hommes attache à un nouveau parvenu.

MONSIEUR, reprit le Baron, confus de tant de bontés, jusqu'ici j'ai vécu seul & isolé; je ne connois le monde que par l'idée que je m'en suis formée, & je ne pensois pas qu'il fut si glorieux de remplir un devoir qu'on s'est imposé soi-même. S'il faut un prix pour exciter les hommes à garder leurs sermens, la vertu n'est donc reçue sur la terre, que comme dans un exil, où elle trouve peu d'asyle. J'ai fait ce que j'ai dû; vos yeux en ont été témoins, ma récompense a surpassé mon espoir, & j'en aurois trouvé une assez douce au fonds de mon cœur.

QUANT à ma naissance & aux malheurs, qui ont obscurci l'aurore de mes jours, respectez mon secret; je suis un malheureux qui n'a pour témoins de son innocence, que le ciel & son cœur, & lorsque tant de voix respectables s'élèvent contre moi, vous seriez imprudent vous-même: si vous ne vous rangiez pas du parti de mes accusateurs.

CE discours ne fit qu'irriter la curiosité du Colonel, & redoubler l'intérêt qu'il prenoit au sort de ce jeune inconnu. Il réitéra ses instances, mais voyant qu'il éludoit ses questions, il cessa de le prier en ami, & lui commanda en maître. Le jeune Baron obéit sans murmurer. Il lui raconta l'histoire de sa famille, celle de sa naissance, les causes secrètes de l'arrêt qui l'avoit dépouillé de ses biens.

Helas ! ajouta-t-il , les larmes aux yeux, pourriez-vous être insensible aux malheurs d'un jeune homme né vertueux, qui fut odieux à sa mère, & qui n'a jamais connu un père dont il se sent digne. La Comtesse de Losinço, aussi cruelle épouse que mère inhumaine, persécuta mon malheureux père. Il se déroba aux caresses de mon enfance. Hélas ! mes bras trop foibles ne purent le retenir. Il a disparu, & j'ignore en quelle contrée le ciel a guidé ses pas. Cieux ! si mes yeux pouvoient le voir ; oui, j'expirerois dans ses bras, de tendresse & de joie. Je ne fais, Monsieur, mais quand je suis près de vous, l'espérance ranime mes forces abattues, & le ciel semble me promettre de me rendre ce père que je chéris sans le connoître.

LE ciel ne vous trompe point, reprit le Colonel, d'une voix étouffée par un violent transport de joie & de tendresse O mon fils ! mon cher fils Vous voyez cet infortuné Comte de Losinço, que votre mère persécuta, & qui vous laissa dans le berceau. Vous n'avez point démenti le sang dont vous sortez ; oui, c'est le mien qui coule dans vos veines, je le reconnois, & vous l'avez purifié encore. Le ciel a pris soin de me former un fils digne de moi ; il a éprouvé votre vertu dans un âge où elle commence à peine à éclore. Achevez, & faites rougir le

fort des malheurs dont il vous accable, il se lassera de nous poursuivre, & quelque jour nous atteindrons ce port où nous courons à travers tant de périls.

LE Baron embrassoit les genoux de son généreux père, & les baignoit de ses larmes. O mon père! disoit-il, oui, le Ciel est juste, & je bénis mes malheurs, puisqu'ils m'ont conduit près de vous. Mes disgraces me sont plus chères que ses faveurs les plus rares. Si j'étois resté au sein de l'opulence, peut-être des plaisirs funestes auroient éteint dans mon cœur la voix sacrée de la nature: peut-être j'aurois oublié l'auteur de mes jours, j'aurois du moins ignoré son sort: & si mon cœur, au dessus des fausses grandeurs du monde, avoit conservé sa vertu, votre absence auroit mêlé à mon bonheur l'amertume la plus cruelle; mais je vous retrouve, le ciel & la terre n'ont plus rien qui puisse exciter mes désirs.

IL lui fit ensuite l'aveu de son amour pour la vertueuse Acante, il la peignit avec ces couleurs vraies & touchantes, que tout autre pinceau que celui de l'amour ne fait point employer.

J'AI connu dans ma jeunesse le vertueux Panémon, dit le Comte; une étroite amitié nous unissoit; j'étois jaloux moi-même de sa grandeur d'ame, & je ne doute point que sa

filles, formées par les soins, ne soit son image. Nourris un amour que le ciel couronnera peut-être un jour. Que l'espoir le plus doux le rallume dans ton cœur. Tu vois que le ciel commence à essuyer nos larmes, & à retirer la main qu'il avoit appesantie sur nous. Il répare ses injustices, & quelque jour les bienfaits qu'il nous prépare, égaleront ses rigueurs. Non, mon fils, ne crois pas que le ciel applaudisse au triomphe de l'envie, & qu'il insulte aux malheurs de la vertu. Le règne du vice est passager; l'innocent accablé sous les coups sourit avec dédain à ses honteux succès. Bientôt le sort se justifie, & le triomphe des méchants n'a servi qu'à rendre leur chute plus éclatante. Oui, j'espère un jour voir ce même Panémon, ce Juge sévère de lui-même, qui s'est dépouillé de ses biens, comblé d'honneurs & de richesses, couler une heureuse vieillesse au sein du repos. Mais quand de Ciel, dont les desseins nous sont cachés, (pour son bonheur peut-être,) le laisseroit languir dans l'obscurité, gardes-toi de laisser refroidir jamais, & ton amitié pour lui, & ton amour pour sa fille. Tes malheurs ont dû effacer de ton esprit, ces vils préjugés qui mettent une distance énorme entre le riche & l'indigent. Jouets d'une fortune qui n'est pas si aveugle, qu'on le pense, elle se plaît souvent à nous replonger dans notre né-

ant, à nous remettre au niveau des autres hommes. Que reste-t-il alors à cet homme superbe, dont l'orgueil fut le seul mérite, lorsque cet éclat, dans lequel il vouloit confondre son être, s'est évanoui. Il devient alors le dernier des humains. C'est un fardeau méprisable pour la société, qui se plaît à lui rendre mépris pour mépris, injure pour injure. Mais l'homme, que la prospérité n'a point endurci, peut dans l'adversité réclamer encore les droits de la sainte humanité. On se plaît à tendre à sa faiblesse une main secourable. L'homme n'est point né ingrat; le spectacle des misères humaines le rend compatissant & généreux. C'est l'orgueil des Grands qui verse dans son cœur le poison de la haine, & qui éteint cette douce pitié, dont le penchant, conforme au vœu de la nature, entraîne tous les cœurs.

LE Baron avoit besoin de quelque repos, on pansa ses blessures, on le laissa seul dans sa tente; ses paupières appesanties par un doux sommeil se fermèrent. Que le repos est doux après une belle action. L'ame alors ne craint plus de l'anéantir dans cet assoupissement; & quand son sommeil seroit éternel, elle ne répéteroit point une existence, dont tous les instans furent marqués par des faits mémorables. Elle se sent elle-même retourn-

ber peu à peu sous le joug du corps, (a) & perdre l'empire de ses facultés, dont elle a fait un usage si digne d'elles.

LE Colonel assembla aussi-tôt tous les Officiers de son Corps, & leur annonça la scène touchante qui venoit de se passer. Oui, j'ai retrouvé mon fils, leur dit-il, & j'aurois dû plutôt le reconnoître à sa bravoure & aux mouvemens que la nature élevoit dans mon âme. Tous partagèrent son bonheur, & dès le lendemain le Baron fut reçu parmi eux avec tous les témoignages de joie & d'estime. Les soldats enchantés applaudirent à son élévation. Ils se crurent heureux de servir sous les ordres d'un jeune homme, qui par sa valeur avoit honoré leur état. Mais cette même valeur lui devint bientôt funeste : emporté par la fougue d'une jeunesse imprudente, il quitta son Corps, & fut pris par ces mêmes

(a) Me permettra-t-on de porter le flambeau de la Métaphysique dans un ouvrage de cette nature? On sait que l'union de l'âme & du corps consiste dans le rapport des mouvemens de l'un & des pensées de l'autre. Ce principe peut donner une idée assez claire du sommeil qu'on a regardé jusqu'ici comme un mystère impénétrable. Dans l'état de la veille, c'est l'âme qui dirige à son gré les mouvemens de la machine qui met en jeu ses ressorts. Dans le sommeil, au contraire, ce sont ces ressorts qui agissent par eux-mêmes, & qui font naître dans l'âme des pensées & des sensations attachées à leurs divers mouvemens. *Si divisum imperium.* Le Lecteur qui saisira bien cette idée, ne sera plus étonné de ces idées extravagantes, qu'on appelle *Songes*, de ce délassement que produit le sommeil, ni en un mot de tous les effets qu'il opère.

Anglois, dont la bravoure avoit quelques jours auparavant excité l'admiration. Il fut reconnu; on sentoît combien il étoit dangereux de garder dans un camp un prisonnier de cette importance, & on l'envoya en Angleterre.

TOUT le Corps fut alarmé de cette perte. Les Officiers regrettoient un compagnon, dont la gloire étoit trop pure pour verser dans les cœurs le venin de la jalousie. Tous donnèrent des larmes à sa mort; car personne n'ayant été témoin de son imprudence, on crut qu'il avoit grossi le nombre de ces victimes que la guerre moissonnoit tous les jours. Son père parut au milieu d'eux avec ce flegme d'une ame qui s'élève au dessus de la nature même. Mon fils est mort, leur disoit-il, mais je ne crains point que le jour de la vérité, en m'éclairant sur son trépas, fasse rougir ce front paternel. Il est mort au lit d'honneur: en lui donnant l'être, je ne lui donnois point l'immortalité; & s'il vit encore dans vos cœurs, je ne l'ai point perdu.

C'EST sous cette fermeté apparente, que Mr. Dalvens cachoit le chagrin qui le devoiroit, (tel est le nom sous lequel il cachoit en France l'histoire de ses infortunes) mais lorsque retiré dans sa tente, il n'étoit plus en butte à des regards importuns, son ame se déployoit tout entière, & payoit à la nature

un tribut que les cœurs les plus stoïques ne peuvent lui refuser. Les soins cruels, qu'il prenoit pour cacher sa sombre tristesse aux yeux de ses Officiers, cette contrainte inexprimable d'un cœur déchiré qui veut paroître calme & serein, donnoit un nouvel essor à sa douleur, lorsqu'il étoit abandonné à lui-même. Des sanglots pressés, des larmes amères, des regards tristes & farouches, des convulsions même.. Qui l'eut vu dans cet état, se seroit écrié, où est le sage qui s'élève réellement au dessus de la nature?

NON, je n'en puis douter, disoit-il, mon fils n'est plus: je cherche en vain à nourrir quelque espoir au fond de mon ame. Cette incertaine lueur fait mon supplice, & cette alternative de crainte & d'espérance est une torture effroyable pour ce cœur paternel. Je dois fermer les yeux, & ne voir que mon fils enseveli dans les ombres de la mort. Il a suivi les mouvemens d'un courage impétueux. Hélas! cette imprudence est trop belle à son âge. Il est mort sans doute baigné dans son sang, & dans celui de ses ennemis. Hélas! ce sang que je lui ai transmis, ce pur sang des Héros de l'Espagne, dut couler pour la patrie. Elle fut ingrate, il est vrai, mais quelque soit son injustice, le citoyen qui l'abandonne, est plus ingrat encore. Il doit lui imputer ses biens, sa vie & ses ressentimens même.

me. J'ai choisi un autre maître ; j'ai vendu mon sang à l'étranger ; le Ciel m'en a puni ; il m'a rendu ce fils que j'avois laissé dans le berceau ; mais il ne l'a remis dans mes bras que pour l'en arracher & déchirer mes entrailles. C'est ainsi que par des voies cachées aux yeux de l'homme aveugle, il le conduit dans le piège, où il trouve le châtimement de ses crimes. Ses faveurs sont souvent l'éclair de ses vengeances , & les présens qu'il fait au coupable, & dont souvent le juste murmure, portent avec eux un poison mortel. Je reconnois ma faute : un jour affreux m'éclaire. O mon fils ! notre crime fut commun ; le châtimement devoit l'être.

CEPENDANT le Baron étoit arrivé en Angleterre, où il ensevelit avec lui dans une prison obscure le désespoir de n'être pas mort en combattant. Le Gouverneur de Worcester voulut le voir : il lui parla ; il reconnut dans tous ses discours une ame pure, que le vice ni le préjugé n'avoit point infecté, & fut surpris de trouver dans un Espagnol une raison saine & une grandeur sans faste. Il lui rendit cette clarté du jour, que les hommes les plus sages regrettent dans les ténèbres des cachots, & cette liberté, sans laquelle la lumière même est un bienfait importun pour nous. La maison du Gouverneur devint la prison du jeune Espagnol, & les

plaisirs, qu'il lui fit goûter , furent les seules chaînes avec lesquelles il le retint près de lui.

WALINBROEK (c'est le nom de ce Gouverneur) étoit Philosophe : ce titre, qu'on donne à si peu d'hommes en France, & que la plus grande partie portent sans le mériter ; ce titre, qui semble à certains beaux esprits le sceau du ridicule , est aussi commun en Angleterre , qu'il est rare en France : notre bonheur est de sentir, celui des Anglois est de penser. Ils font un art sombre & pénible de la félicité ; nous en faisons un sentiment varié par mille nuances délicates ; nous jouissons de celle que la nature & la société nous offrent d'elle même, ils en cherchent une plus parfaite & plus digne de l'homme. Mais cette félicité est la pierre philosophale de la morale. Le sage voluptueux consacre à ses plaisirs les présens de la fortune : peu jaloux d'accroître ses richesses , tandis que l'Alchimiste guidé par une lueur incertaine , cherche un trésor caché au sein de la nature, & que tant de recherches n'ont pu découvrir. Voilà l'Anglois ; voilà le François. L'un toujours occupé de quelque grand dessein, dont il jette les fondemens dans un avenir incertain ; l'autre attentif à saisir le présent. L'un profond dans ses pences , l'autre pétillant de saillies ; mais sage jusques dans les extravagances.

L'ANGLŒIS sent lui-même combien l'aimable folie du François est préférable à sa sombre sagesse : il voit son bonheur avec des yeux jaloux, mais il méprise un peuple qui ne se dédommage par aucun plaisir des rigueurs de son esclavage. Un Espagnol, qui cherchoit au sein de la philosophie, à se consoler de ses malheurs, fut un prodige aux yeux de l'Anglois, il l'en estima davantage, & lia avec lui cette amitié tendre & durable, dont le mérite est le premier lien, dont les charmes renaissent chaque jour, & qui confond deux ames sans altérer leur indépendance.

WALINBROEK & le Baron s'entretenoient des grands objets de la morale : celui-ci reconnut aisément, qu'un homme, qui jouit de cette liberté de penser, si précieuse aux Anglois, donne un plus libre essor à son génie, que sa vertu a un caractère plus grand, que son courage est plus mâle & plus égal. Mais tandis que son esprit se livroit aux sublimes idées, que les entretiens du profond Anglois lui inspiroient, son cœur par un essor involontaire, revoloit vers l'objet de sa flamme. Chère Acante, disoit-il, croirois-tu que cet amant, qui faisoit dépendre ses destins d'un seul de tes regards, porte maintenant d'autres fers que les tiens. Croirois-tu qu'il les chérit, qu'il ait trouvé le bonheur, si le bonheur peut habiter loin de toi.

Ah ! ne rougis point de mon esclavage : ma vertu me reste, & je suis libre encore , puisque c'est vers toi que mon ame s'élance.

TELLES étoient les pensées : l'espérance de revoir un jour sa patrie, & de s'unir à la belle Acante, mêloit un charme inconcevable à sa douce mélancolie. Mais le Ciel, qui vend cher souvent les plus justes faveurs, lui préparoit de nouvelles traverses avant de combler ses vœux.

WALINBROEK avoit amené de l'Amérique une jeune Huronne, que le sort de la guerre avoit mise dans ses fers : elle les avoit chéris, & loin de regretter sa liberté, elle adoroit dans son maître, son bienfaiteur. Walinbroek prit cette vive & affectueuse reconnaissance, dont une ame saine est embrasée, pour un sentiment plus tendre encore. Il crut que l'amour qu'il avoit puisé dans les yeux des Mayna, brûloit de mêmes feux le cœur de cette belle sauvage. Il la conduisit à l'Autel. Mayna le suivit comme une victime innocente, qui ne sait quel sort on lui réserve. Elle prononça des sermens que ses bienfaits avoient gravés dans son cœur, mais que l'amour n'avoit point dictés. Son ame échauffée par la douce flamme de l'amitié crut l'être assez pour faire le bonheur d'un honnête homme. Elle n'avoit jamais aimé ; elle étoit dans cet âge heureux, où le germe

du sentiment , caché sous des fleurs , ne montre point encore au cœur timide les épines , qui doivent le déchirer. Bientôt il se développe , il répand dans l'ame un poison , qui l'emporte au de là d'elle-même , & dont rien ne peut arrêter les mouvemens impétueux ; tel fut l'amour dans le cœur de Mayna. Le Baron étoit destiné à lui en faire sentir les atteintes dangereuses.

MAYNA avoit puisé dans quelques livres que son époux lui mettoit sous les yeux , une connoissance imparfaite de l'amour , mais ces peintures occupoient ses regards sans effleurer son cœur : elle croyoit même , qu'elles étoient plutôt les enfans d'une imagination échauffée , que les images de la vérité. Ce n'est point par de simples idées qu'on peut approfondir la nature des sensations , on ne les connoît que par elles-mêmes. Parlez de *soupirs* à quelqu'un qui n'a jamais soupiré ; des troubles , des transports de l'amour à quelqu'ame froide qui ne les a jamais éprouvés ; ce langage n'est point fait pour son oreille , encore moins pour son cœur.

UN coup d'œil du Baron développa les idées de la jeune Mayna , & porta dans son ame le flambeau terrible de la vérité. Elle ferma long-temps les yeux , & tâcha de nourrir une douce illusion. Mais enfin ses inquiétudes redoublèrent , elle tourna sur elle-même un

regard timide, elle fonda les derniers replis de son cœur. D'où vient, dit-elle, que mon ame, qui étoit tout entière à Walinbræk, est maintenant partagée entre le Baron & lui ? Peut-elle aimer parfaitement deux objets à la fois ? Non, sans doute, son essence est indivisible ; & quand elle se donne , nul partage n'altère la pureté de ce don. Ah ! je sens trop que deux sentimens différens règnent dans la mienne. J'ai cru que cette juste reconnoissance, dont elle étoit pénétrée pour mon amant, étoit ce même amour, dont il se sentoit enflammé. Cette erreur fixa mon choix, & lui assura ma main. Je le trompois, je me trompois moi même. Je lui promis de l'aimer jusqu'au dernier soupir. Que l'équivoque de ce terme est dangereuse ! elle nous a séduits tous deux. Le voile tombe ; un jour affreux m'éclaire ; le Baron a versé dans mon cœur tous les feux de l'amour ; ce cœur consumé, déchiré par ces traits brûlans , sent à peine pour mon époux la flamme expirante d'une foible amitié. O sermens trompeurs ! dans quel abyme de maux je suis tombé ? hélas ! j'y entraîne avec moi le plus juste des hommes.... Non, je ne veux point le trahir ; c'est à moi de cacher mon supplice au fond de mon ame. Mais qu'il en éloigne la cause, l'effet en seroit terrible, inévitable. Qu'il ignore cependant, que ce cœur que je

lui dois, que ce cœur qui l'adore comme un Dieu tutélaire, l'a trahi un moment. Cachons - lui ma honte & la sienne : hélas ! cette douce ignorance fait souvent tout le bonheur des hommes ; & je vois qu'en Europe, comme dans nos autres sauvages, le plus heureux est celui, qui connoit le moins l'excès de ses maux.

DES ce jour, elle affecta pour le Baron une froideur qui approchoit de la haine ; elle s'étudioit à traverser ses moindres desirs : & cette vertu inhumaine, dont elle suivoit les loix, lui inspira le dessein d'irriter contre elle un homme qu'elle adoroit. Quelle contrainte cruelle ! qu'on se peigne toute l'horreur d'un pareil supplice ! mais c'étoit peu pour elle.

ELLE aborde un jour son époux, qui venoit de quitter le jeune Baron, & qui étoit encore plein de cet enchantement qu'éprouvent deux âmes, qui épanchent l'une dans l'autre leurs sentimens & leurs lumières. Monsieur, lui dit-elle avec aigreur, je vois qu'au lieu de cet époux que je m'étois promis, je ne trouve en vous qu'un tyran, qui se plaît à faire de ma vie un tissu d'ennuis & d'amertumes. L'horreur que m'inspire la vue de ce jeune Espagnol, avoit assez éclatée à vos yeux : & si mon bonheur vous étoit cher, vous auriez écarté cet objet importun, mais vous vous plaisez à le venger.

de mes justes mépris par l'accueil le plus favorable. Il triomphe, & moi je me vois forcé à dévorer au fonds de mon cœur de justes ressentimens. Si vous soupçonniez la cause de ma haine, vous en approuveriez les transports, mais ce mystère n'est point fait pour vos yeux. Quoiqu'il en soit, il est temps de choisir, ou d'un ami tel que lui, ou d'une épouse telle que moi: si vous m'ordonnez de cacher sous une complaisance affectée la juste haine qui m'anime contre lui, j'obéirai sans doute; mais me bornant alors à mon seul devoir, vous me ravirez ce charme inconcevable qui m'en faisoit un plaisir. Enfin, je ne puis souffrir l'Espagnol qu'aux dépens de mon amour pour vous.

L'ANGLAIS, choqué d'un tel discours, le prit pour l'effet d'un caprice de femme. Mayna, lui dit il, je ne pensois pas que ce soin, que j'ai pris de prévenir vos moindres desirs, cette soumission aveugle à toutes vos volontés, qui furent jusqu'à ce jour l'ame de mes démarches, dût jamais me coûter un repentir. Mais je vois qu'un mépris secret est le prix de mes attentions, & ma foiblesse vous enhardit. Pouvois-je prévoir qu'un homme vertueux, que le Ciel persécute, à qui je tends une main secourable, dût exciter votre haine: est-ce parce que je l'aime, que vous le haïssez. Oui, je le lis dans vos yeux,

ce titre d'ami qui l'unit à moi, est tout son crime. Il auroit été le vôtre peut-être, s'il n'étoit pas le mien. Mais n'attendez pas que je fléchisse sous vos injustes caprices, j'en ai trop long temps été l'esclave, je rougis de ma foiblesse: j'ai su ménager un reste de fierté sauvage, que les mœurs de l'Europe n'ont point encore éteint en vous. Mais il est temps enfin de plier votre ame sous le joug de la coutume, ou plutôt de l'humanité; de respecter ces hommes avec lesquels vous vivez. Ainsi, soit amitié, soit complaisance, faites un accueil plus favorable au Baron; qu'il ne voie pas respirer la haine dans vos yeux quand l'amitié respire dans mon cœur. Je crois que votre bienfaiteur, votre maître, qui veut bien immoler tous ces titres à celui d'époux, peut exiger sans tyrannie un pareil sacrifice.

Ce sacrifice est plus funeste que vous ne pensez, reprit Mayna; si vous connoissiez ce fatal Espagnol, si vous saviez. . . Je le connois, reprit l'Anglois, d'un ton sévère, & soit qu'on l'ait noirci à vos yeux, ou que vous entrepreniez de le noircir aux miens, le poison que la haine verse sur ses vertus, le rend encore plus cher à mon cœur: puisse une simple erreur avoir jetté dans votre ame la première étincelle de cette haine. Que je vous plains, Mayna, si votre cœur peut, sans une séduction étrangère, haïr un homme

malheureux, qui porte la vertu empreinte sur son front. Mais enfin, souvenez-vous de la loi que je vous ai imposée, & craignez que ce cœur, qui vous a trop adoré, ne balance pas entre une épouse capricieuse & un ami sage & vertueux.

MAYNA sort en soupirant, & se retire dans son appartement, où son cœur s'abandonna à tous les combats dont il étoit la proie. Cruel époux, dit-elle, quand je t'immole une passion qui t'outrage & qui feroit mon bonheur, c'est toi qui me conduis au bord du précipice, c'est toi qui loin de soutenir ma foiblesse, ajoute de nouveaux traits à ceux dont mon cœur est percé. Tu me peins cet Espagnol comme un homme, dont la vertu fait rougir le sort qui le poursuit. Tu ignores, combien ce tableau est dangereux pour mes foibles regards. J'ai découvert avant toi ces charmes que tu me vantes. Le premier coup d'œil que j'arrêtai sur ce malheureux jeune homme, fit naître dans mon cœur une tendre pitié & de la pitié à l'amour Ciel! quel nom ose-je prononcer. La tendre Mayna rougit à ces mots, & pour se cacher sa honte à elle-même, elle sortit, & chercha quelque objet qui put la distraire.

LE Baron avoit puisé parmi les Officiers François cette galanterie délicate, dont ils se font une étude. Leur société avoit telle-

ment changé ses mœurs, qu'il étoit surpris lui-même de sa métamorphose. Lorsqu'il quitta l'Espagne, sa bouche étoit le seul interprète de son cœur; fier & sincère, il n'auroit point prodigué un faux encens à des beautés volages. Mais il avoit respiré en France cet air de galanterie, qui nous rend *esclaves* *alibres* de cent belles à la fois, qui nous fait offrir à cent divinités un cœur, qui brûle pour une seule. Il avoit appris l'art de séduire, & se faisoit déjà un jeu de ces légères perfidies.

IL rencontra la belle sauvage, l'aborda d'un air soumis. Walinbroek lui avoit confié la scène qui venoit de se passer; il lui en fit des plaintes amères. Quoi, Madame, lui dit-il, je suis l'objet de votre colère! ce malheur me manquoit pour les combler tous. Qui l'eut cru, que ces yeux faits pour allumer les feux de l'amour, distilloient les poisons de la haine! je suis bien malheureux! Il accompagna ces mots d'un soupir affecté, que la simple Mayna prit pour l'expression d'un feu caché.

IL est aisé de séduire une belle ame, l'erreur est souvent son partage. Accoutumée à se peindre dans les yeux & sur les lèvres, elle juge par elle-même de tout ce qui l'environne, & ne peut imaginer que la bouche puisse jamais exprimer un sentiment qui ne régit pas dans le cœur.

MAYNA avoit vécu dans ces heureux déserts, qui semblent être le seul asyle de la vérité. Elle n'est point captivée par l'intérêt, ni altérée par cet artifice dangereux qu'on nomme politesse. Un sauvage ne prononce le nom d'amour, que quand il en est embrasé, & souvent les preuves de sa passion en précèdent l'aveu. Le sage époux de Mayna avoit écarté de ses yeux, tout ce qui pouvoit lui donner une idée trop affreuse des mœurs de l'Europe; & la société qui fréquentoit sa maison, sembloit former la sphère de la vertu & de la vérité. La tendre Mayna réfléchit sur le discours du Baron, se rappella ses soupirs, se retraça ses regards & crut en être aimée.

COMBIEN de pièges assiégeoient sa faiblesse. La vertu, les graces du Baron, l'amour qui consumoit le cœur de cette épouse infortunée, celui qu'elle croyoit avoir inspiré au jeune Espagnol, la loi fatale que son époux lui avoit imposée; quels écueils pour une femme à peine instruite de ses devoirs! qui s'étoit chargée d'une chaîne, dont elle ignoroit le poids, & qui jusqu'à ce jour n'avoit connu d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance & de l'amitié. Tous ceux qui ont étudié le cœur humain, qui ont suivi les traces des passions, savent que la première est toujours celle qui prend sur nos ames.

un ascendant plus irrésistible ; que toutes celles qui lui succèdent, sont les dernières lueurs d'un flambeau qui s'éteint.

MAYNA voyoit chaque jour le Baron, elle étoit forcée de lui faire des caresses, qui nourrissoient le feu, dont elle étoit dévorée. Son époux s'applaudissoit lui-même du succès de ses ordres ; les égards les plus flatteurs étoit le prix de la complaisance de Mayna. Hélas ! disoit-elle en secret, mon juge lui-même applaudit à mon crime, & resserre le nœud fatal qui m'y attache. Ces réflexions ne firent que prêter une nouvelle force à sa passion. Ce feu secret qui circuloit dans ses veines, ne connut plus de frein ni de loix, & cette malheureuse épouse n'eut plus d'autre vertu que le regret de l'avoir perdue.

UNE fatale illusion lui tendoit un nouveau piège ; le Baron toujours galant, sans hasarder des sermens, sans se lier par une promesse décidée, lui laissoit au moins entrevoir, qu'un feu secret dévorait son ame, & que dans l'ombre du silence il lui rendoit un tendre hommage. Il s'en faisoit un jeu qu'il croyoit innocent, mais qui bientôt lui coûta des remords, & lui fit détester les mœurs Françaises. Il étoit seul avec Mayna ; nul témoin importun ne captivoit leurs ames ; il vantoit les charmes de cette belle Sauvage, du ton le plus flatteur ; il ne pouvoit compren-

dre comment la nature avoit caché ce précieux trésor à des climats plus dignes de le posséder. La modeste Mayna crut que l'amour mettoit sur ses yeux ce bandeau enchanteur, qui ne nous cache pas les objets, mais qui les embellit. Comment vanteroit-il ainsi mes foibles attraits, s'il n'étoit brûlé d'amour? Rien n'est beau que ce qu'on aime, on ne jette sur le reste du monde, que les regards froids & languissans de l'indifférence.

FONDEE sur ce principe; sûre de compter le Baron parmi ses esclaves, craignant elle-même de le livrer au plus affreux désespoir par une rigueur mal entendue, elle lui fit l'aveu de sa passion. Le Baron reste interdit & confus. Il voit la suite funeste de sa galanterie; la rougeur couvre son front; il n'ose lever les yeux vers Mayna; il se rassure enfin.

MADAME, lui dit-il, excusez ma surprise, & les remords que votre erreur a fait naître dans mon âme. Mes discours ont rendu, sans le savoir, un piège à votre vertu. Hélas! plus l'innocence est pure & naïve, plus il est aisé de la séduire; mais l'illusion est encore à son Aurore, on peut la faire évanouir. Ecoutez, vous avez reçu le jour dans ces climats, que la nature elle-même semble abandonner, où l'on ne connoît point le frein des Loix. Vous avez sucé avec le lait cette saine indépendance, qui porte d'objets en ob-

jets ses volages désirs. Mais ce qui semble une vertu dans vos climats, est un crime en Europe. Quelque soit le fondement de nos Loix sévères, vous vivez parmi nous, il faut fléchir sous leur joug, il faut prendre un nouvel être, & connoître des devoirs. Vous vous êtes donnée à celui qui vous arracha de vos forêts, pour vous faire goûter les plaisirs de la société, dont vous faites le charme & l'ornement. Ce don est irrévocable, & vous ne vous êtes réservée aucuns droits sur votre ame. Votre être est inséparable du sien, & si vous osiez vous soustraire à son empire, cette indépendance seroit plus affreuse que le néant même. Ici l'esclavage du sexe fait sa gloire, & cette liberté si chère à vos climats, est le comble de l'ignominie. Vos devoirs sont tracés, & je ne doute pas que vous ne fassiez vos efforts, pour éviter, pour haïr même un homme qui ne peut être à vous.

Tu ne t'es pas trompé, reprit Mayna, oui je te hais, & ce fatal amour, dont le charme passager a surpris mes sens, s'est changé en fureur. Crains une femme irritée, qui se souvient encore des climats où elle est née, qui se sent libre, & qui préfère à toutes les voluptés celle de se venger. Tremble, ingrat, crains que je ne lave dans ton sang tout l'opprobre de cette scène. Crains qu'après avoir rejeté ma tendresse, après avoir rougi

de mon amour, tu ne sois réduit à implorer ma pitié; puisque la haine est le seul sentiment que tu veux m'inspirer, tes vœux sont comblés, & je suis désormais ta plus cruelle ennemie.

TEL est le reflux des passions ; l'amour se nourrit par les obstacles qui s'opposent à son cours ; & cette fureur, dont il aime les cœurs désespérés, est le dernier effort de sa flamme. L'indifférence du jeune Espagnol, la honte d'avoir hasardé cet aveu dangereux, plongèrent l'infortunée Mayna dans un délire effroyable. Son ame égarée perdit le souvenir de ses devoirs. La soif de la vengeance régna seule dans son cœur ; elle évitoit son époux ; ses yeux sombres foudroioient tout de leurs regards farouches ; elle cherchoit la solitude pour se livrer à tous les transports de sa fureur. C'est là qu'abandonnée à elle-même, sa rage s'exhaloit en cris affreux, en sanglots pressés : des pleurs amères inondoient ses yeux ; elle déchiroit ces beaux cheveux, triste présent de la Nature. Ciel impitoyable ! disoit-elle, tu te fais donc un jeu de séduire l'innocence ; cette vertu dont je t'ai cru le soutien, n'est donc qu'un vain fantôme que tu crées, pour être le bourreau des ames. Tu fais par quels efforts j'ai combattu ma passion naissante ; tu m'as conduit au bord du précipice... Hé bien, suivons ma cruelle destinée :

née: & si le bonheur d'être aimée n'est point fait pour moi, goûtons au moins celui de la vengeance. Perfide Espagnol, tu es l'auteur de mon crime, & c'est sur toi que je veux le punir; c'est dans ton sang que j'éteindrai les remords brûlans, dont je suis déchirée.

La maison de Walinbroek étoit l'asyle d'une jeune Irlandoise, qui lui étoit attachée par les nœuds sacrés de la nature. Pendant les troubles de l'Irlande, elle fut obligée d'abandonner sa patrie, & ne dûit la sûreté de sa fuite, qu'au déguisement qui cachoit son sexe. Walinbroek la reçut chez lui comme un de ses amis; Mayna seule & lui, étoient les dépositaires de ce secret important; le Baron ignoroit sa destinée; il la voyoit souvent, & cru trouver en elle un ami, dont l'âge & l'humeur sembloit attirer son ame par cette vertu sympathique, ce sentiment indéfinissable, qui est le premier nœud de toutes les liaisons tendres & vertueuses. Après avoir épuisé dans les entretiens de Walinbroek, tout ce que la réflexion a de plus profond & de plus recherché, il alloit s'égayer avec le jeune Holker, c'est sous ce nom que la jeune Irlandoise cachoit son sort.

L'OEIL du soupçon pénètre tous les mystères; & la sombre jalousie, prompt à se forger des supplices, cherche des crimes dans les actions les plus indifférentes. Maynavit

H

d'un œil inquiet, cette amitié qui unissoit le Baron à la jeune Irlandoise. Elle ne songea plus que son déguisement devoit écarter tous ces soupçons, & rendre le calme à son cœur agité. Elle la regarda comme une rivale d'autant plus odieuse, qu'aucun devoir ne captivant sa liberté, elle pouvoit sans crime lui ravir un cœur, qui n'eut été pour elle qu'un présent funeste.

ELLE suivoit leurs traces; elle épioit leurs démarches; elle étudioit leurs moindres gestes, & cherchoit dans leurs yeux de nouveaux sujets de désespoir.

NON, je n'en puis douter, disoit-elle, ils s'aiment, & cette aveugle Irlandoise a révélé au Baron ce secret, dont dépendent ses jours. Est-ce là cet intérêt languissant de l'amitié? Sont-ce là les simples attentions de deux jeunes gens que rapproche la conformité d'âge & de caractère. L'amour règne ici. L'amour embrase toute cette famille infortunée; c'est un poison, dont la source est dans mon cœur, & qui se répand sur tout ce qui m'approche. Dieu cruel! voilà tes jeux, tu souris à nos tourmens; tes yeux ne se repaissent que des spectacles les plus sanglans, ils seront satisfaits. Je ne me connois plus. . . . Je m'abandonne aux transports que tu m'inspires; ta main cruelle arme mon bras, mais frémis des coups qu'il va porter: & si jamais

la frayeur est entrée dans ton ame, si quelquefois l'humanité fit entendre à ton cœur ses lugubres gémissemens, le spectacle de mes vengeances va te faire trembler. Cruelle Irlandoise ! & toi perfide Espagnol ! toi qui affectois à mes yeux un orgueil inflexible, un calme inaltérable ; tremblez couple perfide, l'instant fatal approche, le même coup va réunir dans la nuit éternelle, trois ames qu'une haine fatale avoit divisées, & notre sang répandu par la même main, va se confondre avec horreur.

C'EST ainsi que fermentent les passions dans un cœur, dont les premiers mouvemens n'ont point été dirigées par le flambeau sacré des Loix. Lorsqu'un Sauvage est en paix avec ses semblables ; lorsque nul obstacle ne force ses desirs au silence, il est alors le plus doux des hommes, il se plaît à faire le bien, & sa tranquille vertu honore l'humanité. Mais si-tôt qu'on veut donner un frein à ses passions, son ame se révolte contre l'ascendant des Loix. C'est un Lion rugissant qui va bientôt assouvir sa rage, sur ces mêmes victimes qu'il caressoit un instant auparavant. Dans ces climats malheureux, le sexe né pour un doux esclavage, a su s'en affranchir ; il a la force & l'audace du nôtre ; nous n'avons

point de vertus, dont il soit jaloux, ni de fureurs qu'il ne puisse imiter. (a)

LE Baron & la jeune Irlandoise s'étoient retirés sous un berceau, où le jeune Espagnol, séduit par son déguisement, lui parloit avec cette familiarité que l'amitié autorise. La jalouse Mayna les voit & frémit de rage; elle s'élançe un poignard à la main, & le plonge dans le sein de sa malheureuse rivale; elle l'arrache tout fumant & le lève sur le Baron; qui saisi d'horreur & d'épouvante, étoit presque sans sentiment. La réflexion arrête sa main parricide & suspend sa fureur. Non ingrat, dit-elle, la mort seroit un supplice trop doux pour toi; ton sang impur souilleroit mes mains; vois mon indigne rivale nageant dans son sang, vois les yeux qui t'ont séduit, enveloppés des ombres de la mort, vois ce cœur où tu aspirois, percé de mille coups; frémis de ce spectacle, ce tourment suffit à ma vengeance; & si la vertu, si l'humanité peut se faire entendre encore aux cœurs ingrats & perfides, mon sang répandu

(a) Je crois que tous ces auteurs qui prodignent tant d'éloges à la vertu des Sauvages, l'en font fait une fausse idée. Des gens sensés qui ont étudié leurs mœurs de près, m'en ont fait la peinture que je viens de retracer ici. Mais il en coûte peu à nos beaux esprits pour relever la vertu dans les déserts. Plus la perspective est éloignée, plus elle est belle; s'ils osoient parler des habitans de la Lune, ce seroient des héros plus parfaits encore que les Sauvages.

à tes yeux cruels, va redoubler l'horreur dont tu es pénétré. A l'instant elle se frappe, elle tombe sur le corps de sa rivale, & jette le poignard aux pieds du Baron. Une affreuse pâleur efface les roses de son teint; sa tête se panche languissamment, ses yeux s'éteignent, sa fureur même semble s'évanouir.

L'IRLANDOIS étoit sans mouvement; son ame s'étoit envolée, & ses yeux avoient à peine entrevu cette scène terrible, avant de se fermer pour jamais à la lumière. Le Baron restoit immobile & glacé d'effroi; il avoit vu d'un œil calme le sang regorger autour de lui dans les combats, mais la vue du crime effraie toujours une ame vertueuse. Il n'est point honteux de trembler en voyant des forfaits.

CEPENDANT, au cri que l'Irlandoise avoit jetté en mourant, au bruit que Mayna avoit fait elle même, Walinbroeck accourt suivi de plusieurs de ses amis. Quel spectacle! sa Parente étendue sans sentimens, son épouse glacée par les approches de la mort, son ami tremblant, interdit, un poignard tout sanglant à ses pieds. Oh, Ciel! s'écria-t-il... Sa voix expire sur ses lèvres, il tombe entre les bras d'un de ses amis; ses regards égarés cherchent encore sur le cadavre sanglant de son épouse, quelque reste de vie. Il revient à lui-même; l'horreur, l'amour, la pitié, la colère,

anime ses regards foudroyans ; il les arrête sur le Baron. Barbare, lui dit-il, voilà donc ton ouvrage ; c'est par ce coup affreux que tu déchires le voile qui couvroit mes yeux crédules. Mayna t'abhorroit, j'ai condamné sa haine ; elle vouloit te fermer l'entrée de ma maison, j'en ai fait ton asyle ; un jour terrible m'éclaire. Ta flamme, dont sans doute tu lui avois fait l'aveu, l'avoit pénétré d'horreur ; elle me cachoit ma honte. Ta fureur jalouse, abusée par le deguisement de cette autre victime, n'a vu en elle qu'un rival qui traversoit les projets odieux de ton amour ; & ta main, ta coupable main, s'est plongée dans le sang des deux femmes les plus vertueuses que le Ciel ait formé. Ingrat, voilà le prix affreux de mes bontés ; tel est l'usage que tu fais de cette liberté, que ma pitié t'accorde. Je t'ouvre ces cachots, asyle des forfaits que ta présence même profanoit, & tu n'en sors que pour te baigner dans le sang de ma famille. Achève, eteins dans mon cœur la source de ce sang malheureux. Assure-toi le fruit de tes crimes par un crime nouveau. Ne sois point scélérat à demi, immole-moi sur le corps glacé de mon épouse. Tu balances.... Tremble, perfide, ta frayeur est l'arrêt de ta mort. Retourne cacher ta honte dans l'horreur des prisons, dont je t'avois tiré ; tu n'y languiras pas long-temps, & bientôt

un juste supplice lavera ce meurtre dans ton sang odieux , s'il est quelque tourment qui égale la noirceur de cet assassinat.

J'EXCUSE tout de la douleur qui vous aigrit, répartit le Baron sans s'émouvoir , je serois peut-être aussi injuste que vous dans une situation si cruelle. Je laisserai passer les premiers transports de votre colère. Puissent les reproches, dont vous m'accablez, ne pas vous coûter des remords. Le jour de la vérité dessillera bientôt vos yeux : quand votre fatale erreur me conduiroit à l'échaffaut, il fut plus d'une fois le trophée de l'innocence ; combien d'hommes plus vertueux que moi, ont vu trancher le fil de leur jour par la main d'un infâme bourreau. Je voudrois imiter leurs vertus : dois-je rougir de partager leur sort ?

O Ciel ! s'écria Walinbroek , se peut-il qu'une bouche si impure parle le langage de l'innocence ! (a)

CEPENDANT on saisit l'infortuné Baron , on le reconduit dans son cachot, on le charge de fers. Quelque fierté qu'inspire l'innocence, elle ne se voit qu'avec horreur confondue avec le crime, Quelle est l'ame stoi-

(a) Faut-il que sur le front d'un infâme adultère,
Brille de la vertu le sacré caractère,
Et ne devrait-on pas à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains,

Phedre, Trag. de Racine

que qui peut s'élever au dessus d'un opprobre si avilissant. L'ombre du soupçon même effraie la vertu.

LE BARON s'abandonna bientôt à tout l'excès de sa douleur. O Ciel ! s'écrioit-il, souffrirois-tu que l'erreur de Walinbroeck couvrit de son bandeau fatal les yeux de mes Juges. Ne te lasse pas de défendre l'innocence, si tu veux prévenir les murmures des hommes. L'image d'Acante mêloit à ces réflexions une douceur consolante. Ces fers lui sembloient moins pesans , lorsqu'il s'occupoit d'elle , ses larmes étoient moins amères, lorsqu'il osoit espérer que sa main adorable les essuyeroit un jour.

L'AMOUR eut le premier tribut de ses pensées, la nature les tourna bientôt vers son vertueux père. C'est alors qu'il sentit toute l'horreur de cette situation. O mon père ! disoit-il, vous ignorez le sort de votre malheureux fils ; vous croyez peut-être qu'il est mort au lit d'honneur , & votre cœur magnanime, en donnant des larmes à mon trépas, l'a peut être envié. Ah ! si un infâme échafaut alloit être le terme de ma vie , si l'erreur de mes Juges passoit dans votre ame : ah ! Dieux, cette pensée affreuse est plus cruelle que tous les tourmens que l'injustice des hommes me prépare. Serois-je né pour empoisonner vos jours , pour vous faire connoître

l'opprobre; ah! je surcombe, & ma triste innocence en ces momens terribles, n'est pour moi qu'un fardeau importun.

COMME il prononçoit ces mots, un bruit lugubre de clefs se fait entendre, la porte s'ouvre à la lueur d'un pâle flambeau, il voit paroître le Comte de Losinço lui-même. O mon père! s'écria-t-il, en soulevant avec peine ses mains appesanties par ses chaînes. . . . O mon père! arrête, reprit le Comte, es-tu digne encore de prononcer ce nom. Si tu es coupable, ne comble pas tes forfaits en les cachant à mes yeux. Parle, ta main est-elle souillée du meurtre, dont on t'accuse? Réponds, mais tremble si tu trompes la nature. . . . Non, Monsieur, je suis innocent, reprit ce fils infortuné, avec ce ton ferme qui annonce la vérité. Oui, reprit le Comte, la vertu respire encore dans ton cœur, ta bouche est l'organe de la vérité; elle est peinte dans tes yeux, le Ciel me rend mon fils.

A l'instant le Concierge ferme la prison, & les laisse seuls. Quoi! mon père, lui dit le Baron, on vous abandonne avec moi dans le séjour des forfaits. Hélas! ce lieu infâme devoit-il être votre asyle? Votre vertu devoit-elle être flétrie par ce sanglant outrage? C'est donc ainsi que ce peuple si vanté respecte les loix de la guerre, & qu'il traite des

prisonniers qu'il doit respecter. Sans doute l'injuste Walinbroek veut étendre ses vengeances jusques sur vous. Le barbare ne l'accuse point, mon fils, reprit le Comte avec vivacité, c'est une faveur qu'il a accordée à ma prière. Le sort des armes m'a été aussi funeste qu'à toi. J'ai cherché une mort glorieuse, j'ai voulu venger la tienne, & j'ai trouvé des fers. On me conduit à Worcester, j'apprends que tu respire encore. On raconte cette horrible aventure; on t'accuse d'en être l'auteur, je frémis, je tremble pour ta vertu; pardonne-moi ces aïlarmes paternelles; j'ai douté un moment de ton innocence, je connois les fureurs de l'amour; cette passion funeste qui ne se nourrit que de sang, a souvent fait de grands scélérats des hommes les plus vertueux Mais c'est trop t'affliger, mes soupçons sont dissipés, le plaisir que je goûte à t'embrasser encore, est à mes yeux une preuve de ton innocence: si tu étois coupable, une horreur secrète se mêleroit à cette tendre scène, & je ne te verrois qu'avec effroi; le crime repousseroit mes bras qui te pressent contre mon sein. Oui, l'arrêt qui va briser tes fers & te rendre ta gloire, est déjà écrit sur ton front, siège de la candeur. J'ai demandé au farouche Anglois d'être enfermé avec toi dans le même cachot, de pouvoir confondre nos soupirs & nos larmes. Je

ne fais si ton ennemi est généreux, ou s'il n'a fait que fléchir sous cet ascendant irrésistible de la nature & de la vertu; mais il m'a vu d'un œil séreïn, il a plaint ma disgrâce. Jouissez de cette triste faveur, me dit-il, père trop malheureux, je ne pousserai point la rigueur jusqu'à vous séparer de votre fils. Qu'il tremble, s'il est coupable; mais le Ciel lit dans mon cœur, il fait que je ne lui cherche point des crimes, & que je forme des vœux pour son innocence. J'apprends aussitôt que Mayna respiroit encore, mais que plongée dans une profonde douleur, environnée des horreurs de la mort, sa langue glacée n'avoit point encore révélé ce terrible mystère.

L'INSTANT où la machine se dissoud, où l'ame prête à se dégager de ses fers, sent leur pesanteur diminuer peu à peu, cet instant critique est le premier éclair de la vérité, qui va l'envelopper dans sa pure essence. Soit que le crime alors s'offrant à ses yeux avec toute l'horreur qui l'environne, & enfonce dans son sein le poignard du remords, soit que ne craignant plus les vains reproches des hommes, l'aveu de nos forfaits coûte moins alors à notre amour-propre; rarement un coupable expire sans avouer ses forfaits, sans écarter des soupçons qui flétrissent l'innocence. Son crime est un fardeau, dont il veut se délivrer, & qui semble ralentir l'effort de son

ame vers la vérité immortelle où elle va s'abîmer.

WALINBROEK ne quittoit point le lit de sa chère Mayna : plus mourant qu'elle-même, il l'arrosait d'un torrent de larmes. Chère moitié de moi-même, lui disait-il, puisqu'un destin funeste t'arrache à mon amour, nomme-moi du moins la main perfide qui s'est plongée dans ton sang; nomme-moi la victime que je dois immoler à ta cendre; conduis mes coups, éclaire ma fureur vengeresse, ne m'expose pas au malheur de faire expirer l'innocent. Ce malheur seroit aussi affreux pour moi que ta mort même. Parle, ce jeune Espagnol est-il ton assassin? Tout le condamne, tout l'accuse. Mais hélas! sous un front si serein, peut-on cacher l'ame d'un traître? S'il est coupable, je ne balance point à te venger. Le supplice l'attend mais détermine au moins ma douleur égarée, c'est ta bouche qui doit prononcer son arrêt.

MAYNA alors entr'ouvre ses paupières apesanties. La honte qui suit le crime, mêlée encore sur son front une rougeur affreuse à la pâleur de la mort. Vous me forcez à révéler cet horrible mystère, dit-elle, tremblez! cette vérité, que vous cherchez, est affreuse; & la lumière est plus terrible que les ténèbres éternelles, qui vont m'envelopper. Vous fûtes mon bienfaiteur, & vous osâtes

croire que vos bienfaits vous donnoient un empire despotique sur tout mon être; vous me conduisîtes à l'autel; je cédai à la reconnaissance, je ne connoissois point encore d'autre sentiment. Mais l'amour, ce feu, dont tous les cœurs ont reçus quelque étincelle; cette passion qui ne connoit point de frein dans une ame née au sein de la liberté, l'amour égara ma jeunesse, & l'affranchit de vos loix tyranniques. Le Baron en fut l'objet fatal, ma passion lui fit horreur; je crus que cette jeune Irlandoise lui avoit découvert son sort, & qu'elle étoit ma rivale. Si mes soupçons sont vrais, mon crime m'est cher encore; & juste ou criminelle, la vengeance a toujours des douceurs célestes pour un cœur tel que le mien. Vous voyez le dénouement de cette scène affreuse. C'est moi qui ai versé le sang de votre parente, le même coup y a confondu le mien. Sauvez le Baron, si son ame glacée n'a point brûlé pour l'Irlandoise; mais si je suis trahi, si j'ai perdu le fruit de mon crime (dussis-je être un monstre à vos yeux) mon dernier soupir est un cri de vengeance... à dieu.... je meurs....

ELLE expire en prononçant ces mots. Walinbroek attache encore sur son cadavre livide des regards mêlés d'horreur, d'indignation, de tendresse & de pitié. Il reste muet, immobile; il semble anéanti & presqu'insen-

sible. Cette douleur stupide est celle des grandes âmes. Ce n'est point par des larmes, par des cris qu'elle s'exprime, elle se concentre au fonds de l'âme, elle la dévore. Walinbroek quitte ce spectacle affreux, & se renferme dans sa chambre. Il ordonne aussitôt qu'on détache les fers des deux Espagnols, & qu'on les amène devant lui: il écrit à l'instant même au Ministre des guerres, pour obtenir leur retour dans leur patrie.

LE Comte & son fils se présentent devant lui. Le triomphe de l'innocence est peint dans leurs yeux. Infortuné Baron, lui dit Walinbroek, malheureuse victime de mes soupçons, l'affreuse vérité que je viens d'entrevoir vous a trop vengés. Soyez libres, retournez dans votre patrie, le Ministre ne me refusera pas cette grace que j'implore pour vous; mais après vous avoir fait un si sanglant outrage, serez-vous encore sensible à ma prière? Puis-je espérer que vous cacherez cette horrible aventure dans l'ombre d'un silence inviolable. Votre liberté doit vous suffire, elle vous justifie aux yeux du peuple, & rend à votre vertu tout son éclat. L'opprobre est pour moi seul: c'est mon juste partage.

OUI, je vous le jure, reprit le Baron, jamais ma bouche ne s'ouvrira pour révéler ce terrible secret. J'ai pleint votre erreur,

& dans l'horreur des cachots j'étois moins malheureux que vous-même.

QUOIQ'IL en puisse être, repartit froidement le Philosophe, j'ai pris de sages précautions; dans peu je ne craindrai plus les frivoles discours des hommes. Un poison infailible que j'ai fait couler dans mes veines brûlantes, va me délivrer du fardeau de la vie; déjà je ne fais qu'entrevoir cette lumière importune. Allez, & dites à vos compatriotes, qu'un Anglois n'est point l'esclave de la nature, & qu'il n'attend point que le Ciel marque un terme à ses jours. Il entra à l'instant dans des convulsions horribles, & mourut sur le champ.

LE Comte & le Baron furent frappés d'effroi à cette vue: le vertueux jeune homme ne put retenir ses larmes. O mon père, s'écria-t-il, en se jettant sur le sein du Comte, je suis la source de tant d'horreur; & la cause, toute innocente qu'elle est, n'en est pas moins odieuse quand l'effet est coupable. Ce généreux Anglois a brisé mes chaînes, mon ennemi m'a tenu lieu de père, sa maison est devenue mon asyle, elle étoit celui du bonheur & le sanctuaire de la vertu, & moi j'y ai apporté le crime que j'abhorre, & le malheur qui me poursuit. La vertu n'est donc plus que l'objet du courroux des dieux! ne

peut-on en suivre les traces sans en être la victime?

LES deux Espagnols restèrent quelques jours encore dans Worcester. Le Baron, qui craignoit que le soupçon odieux qu'on avoit arrêté sur lui n'imprimât à son nom une tache ineffaçable, n'osoit lever les yeux, il craignoit de rencontrer ceux de ses amis même. Mais il reconnut bientôt que ce préjugé barbare, qui dans d'autres climats couvre d'un opprobre éternel un homme injustement puni, ne règne point en Angleterre. La honte du crime ne s'y transmet point avec le sang; l'enfant ne rougit point des forfaits de son père; le crime expire avec le coupable, & ses descendants vertueux n'en sont pas moins honorés. L'Anglois fait qu'une onde infectée dans sa source, s'épure souvent dans son cours, & repand par-tout une heureuse fécondité.

CEPENDANT ils reçurent un ordre de retourner dans leurs patrie. Ils s'embarquèrent à Douvres, abordèrent à Boulogne, se rendirent à l'armée, où ils demandèrent tous deux l'agrément de la Cour pour retourner en Espagne, & quitter le service de la France. Non, généreux étrangers, leur répondit le Général, non, vous ne quitterez point nos Drapeaux; oubliez une patrie ingrate, où le poison de l'envie flétrit la vertu, où

la plus affreuse indigence est le seul prix qu'on lui réserve. On connoît le mérite en France, on n'en est point jaloux ; chacun cherche à mériter les applaudissemens, mais personne ne les refuse à ses rivaux.

Ce discours ne put ébranler la ferme résolution du Comte. Ce sang que j'ai prodigué pour la France, dit-il, est un larcin que j'ai fait à ma patrie ; & puisque la source n'en est pas tarie encore, je dois lui sacrifier le reste de mes jours, que le sort des combats a respectés ; peut être mes services ont-ils mérité votre estime, mais je servois l'étranger ; cette pensée empoisonne tout le fruit de mes travaux : & si j'ai acquis quelque gloire, cette gloire est un opprobre ; rendez-nous à notre patrie, rendez nous à nous-mêmes ; si elle est toujours ingrate, notre retour en sera plus beau. C'est un charme de plus qui nous anime à lui prodiguer tout notre être.

ON les laissa partir à regret. Le Baron enivré déjà du plaisir de revoir Acante, accusoit la lenteur des momens. Mon père, disoit-il, en arrivant en Espagne, allons chercher un asyle sous le toit du sage Panémon, il met son bonheur à protéger les malheureux, il me chérit comme son fils ; l'amitié qui l'unissoit à vous autrefois, renaîtra dans son cœur, il volera au-devant de nous,

& Acante! Acante Dieux! quelle joie de la revoir! Quelles pures délices de me sentir encore digne d'elle! peut-être elle a pleuré ma mort! Quelle sera sa surprise: ah! je vais à ses genoux expirer de plaisir.

MODEREZ ces transports, mon fils, reprenait le Comte, votre amour vous aveugle peut-être, il vous flatte du moins. Pensez-vous être assez séduisant, pour allumer dans le cœur d'une femme une flamme immortelle; croyez moi, le sexe est volage; la femme la plus vertueuse est celle qui a le moins de défauts; elles changent souvent avec la fortune; l'absence, le temps, affoiblissent la foi des sermens les plus sacrés; & qui peut vous répondre qu'Acante... Qui m'en répond? sa vertu, son amour, ma constance, le Ciel qui a reçu nos sermens, & qui doit consommer nos vœux. Bannissez un soupçon qui l'outrage. Ah! mon père, si vous la connoissiez, oui, vous croiriez voir la vertu même descendue du Ciel pour se confondre parmi les hommes. Elle respire dans ses yeux, sa bouche en est l'organe, son cœur en est la source sacrée. Non, Acante n'a point violé des nœuds si doux: & tandis que mon ame s'élance vers la sienne, je vis dans sa pensée; oui, je mourrois plutôt, que d'arrêter sur elle cet injuste soupçon; respectez sa vertu, & ménagez mon cœur trop sensi-

ble. Refusez-moi ce nom de fils, ce nom qui fait mon bonheur, si Acante n'est pas digne d'être votre fille.

EH bien, mon cher fils, reprit le Comte, je crois que le Ciel en te rendant Acante, te la rendra fidelle, tu en es digne au moins; mais songes au sort qui nous persécute. I-rons nous porter dans la maison de Panémon, le fardeau de notre indigence; il seroit assez généreux pour nous offrir un asyle, mais le serions nous si nous osions le recevoir. Al-lons à Madrid, le malheur, qui me poursuit, ne m'a pas encore enlevé tous mes amis. Les services que j'ai rendus à la France, parleront en ma faveur; on sentira peut-être que je vaux quelque prix: & lorsque nous seront placés dans une sphère plus digne de nous, je permets tout à ton amour.

LE Baron cède en soupirant aux volontés de son père; ils poursuivent leur chemin vers Madrid. Ils arrivent dans cette Ville immense, dans ce cahos étonnant, où la vertu, le crime, les talens, le mérite, la noblesse, l'indigence, sont confondus: sort ordinaire des Capitales. L'œil du maître fait encore naître l'ordre au sein de se cahot; il anime les ressorts de cette vaste machine, & la moindre partie, dans son in-action même, est un instrument utile à ses desseins. Le jeune Baron, qui avoit traversé la France & l'Angleterre, sans voir Paris

& Londres, les deux merveilles de l'Europe, fut surpris de ce tumulte confus, mais d'autres pensées l'occupaient.

UN jour qu'il s'abandonnoit à ses réflexions dans une de ces promenades, où le sage est solitaire au milieu du monde, où il jouit comme simple spectateur des plaisirs tumultueux de la société, il voit venir à lui un vieillard vénérable, dont la figure ne lui étoit pas inconnue. Les traits de majesté empreints sur son front frappèrent ses yeux du plus loin qui l'aperçut, & son cœur ému palpita & vola au devant du vieillard. L'amitié éprouve aussi ces pressentimens vifs & animés, qui caractérisent souvent la nature, que le vulgaire regarde comme des prodiges, & que le faux sage ne voit qu'avec un sourire insultant. Cependant le vieillard approche... C'est Platéno....

LE Baron le reconnoît, il court à lui, se précipite dans ses bras. O mon père! lui dit-il, car vous partagerez toujours ce titre si doux avec celui que la nature m'a donné, & que le Ciel m'a rendu.... Mon père, la renommée a-t-elle porté jusqu'à vous le bruit de mes infortunes; savez vous que ce jeune homme, que vous avez formé pour la vertu, & qui peut-être fut digne de suivre vos traces, a été chargé de tout l'opprobre du vice; que si vos conseils, si vos exemples toujours présens à sa mémoire, n'avoient sou-

tenu sa foiblesse, son innocence eut été un fardeau pour lui: qu'il est devenu l'horreur de la nature, qu'elle l'a rejetée de son sein, qu'il est déshérité. Savez-vous que sa jeunesse égarée s'étoit choisie une autre patrie, qu'il a languit dans les prisons, que la calomnie l'a persécuté en Angleterre comme en Espagne; qu'enfin son destin le ramène dénué de tout, abandonné de ses amis, trahit par la fortune, & ne sachant où porter ses pas incertains. Voilà mon sort: il fut un temps où vous auriez donné des larmes à mes malheurs; le châtement avoit prévenu le crime, mais mes égaremens m'ont rendu digne de mon infortune. . . . Mais vous, le bonheur est peint sur votre front; cet éclat qui vous environne, semble m'annoncer, que le mérite ne languit plus dans un oubli injurieux, & qu'on vous a fait un sort plus digne de vous; le Ciel s'est-il lassé de vous poursuivre, est-il juste une fois?

MON fils, répartit Platéno, je suis heureux sans doute, puisque je puis être utile à ma patrie. On m'a arraché des ténèbres où je languissois dans les bras du repos, pour me placer auprès du Ministre, & partager avec lui le poids des affaires. Mon obscurité m'étoit chère, vous le savez, j'amaïis l'ambition ne devora mon cœur, & j'ai trop chéri peut-être ce néant, où l'homme isolé devient un mem-

bre inutile à la société. Mais la voix de la patrie s'est fait entendre au fond de ma retraite; mon cœur s'est ému; j'ai bravé les vains discours des hommes; & tandis qu'ils m'accusent peut-être de brigues odieuses, c'est en les servant que je me venge de leur ingratitude; venez partager mes richesses, ne me faites pas l'injure de choisir un autre asyle que ma maison, nous pourrons réparer peut-être les injustices du sort; il n'a pas épargné votre famille; votre mère, votre frère, sont plus à plaindre que vous. Vous frémirez au récit de leurs malheurs. Hélas! ils ont dédaigné l'appui que je voulois leur prêter. Mais vous me dites que le Ciel vous a rendu votre père. Dieux! seroit-il possible; puis-je le voir? Que j'ai plaint ses disgrâces! que sa vertu m'avoit touché.

LE Comte de Losinço parut à l'instant. Quels tendres embrassemens que ceux qui sont animés par l'amitié, la nature, & la vertu réunies! le doux épanchement de l'ame se fait sentir: mais qui peut l'exprimer?

LE Comte & le Baron se rendirent à l'Hôtel de Platéno, où il les retint désormais. Ils soupèrent; & après s'être délivrés de tous ces insectes importuns, qui assiégent les grands, ils se retirèrent dans un appartement secret.

RAPPELLEZ-VOUS, dit Platéno, en s'adressant à son jeune élève, les conseils, dont

J'armai votre enfance contre les coups de la fortune, elles les a étendus sur toute votre famille; & si elle a poursuivi votre innocence, elle n'a pas laissé le vice impuni.

L'AMOUR, vous le savez, n'allume des feux durables que dans des ames vertueuses. Les cœurs nés pour le bien, sensibles à la voix de l'humanité, dociles aux impressions de la nature, sont les seuls, qui ne prodiguent pas en vain ces sermens que la passion leur inspire. Votre frère méprisa bientôt l'objet de ses fureurs jalouses, & Acante cessa d'être aimable à ses yeux, quand il vit disparaître son rival; il l'oublia, & porta ses vœux inconstans de beautés en beautés: une seule parut fixer ses desirs,

ELEVEE sous les yeux de ses parens sévères, la timide Eleonore craignoit leurs regards; leur tyrannie lui avoit appris l'art de dissimuler. Le vice est enfant de la contrainte, une liberté honnête est la mère de la vertu. On voulut écarter d'elle les pièges des passions, & ces soins mal entendus ne servirent qu'à l'y engager. On lui peignoit l'amour comme un crime; on éloigna de ses yeux tous les objets capables de verser dans son cœur ce dangereux poison; on lui rendit la vertu pénible. Le devoir est un fardeau, quand il n'est pas un plaisir.

ELLE aima un jeune homme nommé Cas-

sendo, que ses vertus, ses talens, son âge, sa figure, rendoient digne de ses desirs. L'intrigue se trama dans l'ombre du mystère; long-temps leurs cœurs furent les seuls dépositaires de leurs secrets, & les seuls témoins de leur bonheur : le charme de la défense animoit leurs plaisirs ; le sentiment s'échauffe quand il rencontre des obstacles; c'est un torrent, dont on accroît la violence, en opposant des digues à ces flots impetueux; bientôt il va les franchir & porter par-tout le ravage & la mort.

CEPENDANT les parens d'Eléonore avoient jetté sur un homme plus opulent leurs vues intéressées; le mariage fut conclu sans la consulter; & ses tyrans ne lui déclarèrent leurs volontés suprêmes, qu'au moment où il falloit les exécuter. Cette amante éperdue ne put cacher son funeste secret; elle nomme son amant; son nom fut l'arrêt de sa mort. Son rival ivre d'amour, plein de toutes les fureurs de la jalousie, l'attaque, plonge son épée dans son sein, & éteint dans son sang les feux d'un amour vertueux. Je ne vous peindrai point le désespoir d'Eléonore, & l'horreur que ce monstre lui inspira : ces sortes de pénitences ne sont point faites pour nos yeux, elles sont gravées dans les cœurs.

VOTRE frère, qui depuis long-temps brûloit d'une flamme secrète pour Eléonore, & qui avoit vu d'un œil jaloux les apprêts de

cet hyménée, parmi ce trouble crut entrevoir quelque lueur d'espérance ; il demanda la main d'Eléonore ; il étoit plus riche que son rival ; la fortune lui promettoit de nouveaux succès dans le monde ; c'en fut assez : il obtint l'aveu des parens ; victime infortunée de leur intérêt, Eléonore lui fut promise.

SON rival furieux, qui connoissoit trop bien l'origine de votre famille, & les fondemens de sa grandeur, (pardonnez-moi ces dures vérités) son rival court à Madrid, se présente au Conseil, suivi d'une foule de malheureux, que les concussions d'Alphonse avoient réduits à la plus honteuse indigence. Il déchire le voile qui avoit caché ses injustices pendant une si longue suite d'années. La terrible vérité paroît dans tout son jour ; le Conseil sévère foudroie votre famille ; votre mère est dépouillée de ses biens. Epargnez-moi le tableau d'un désastre qui vous feroit frémir. Elle disparoît enfin avec son malheureux fils.

LE Ciel m'est témoin que j'oubliai dans ce moment les outrages, dont elle m'avoit accablé, & que mes bienfaits l'ont cherchée dans son obscurité, mais elle a fuit mes yeux, elle a évité la main que je lui tendois.

LE Comte & le Baron furent émus de ce récit. Le vertueux jeune homme donna des larmes au sort de cette injuste marâtre, & son cœur déchiré s'échappa en murmure con-

tre le Ciel, qui l'avoit punie pour avoir poursuivi un fils innocent.

CEPENDANT Platéno voulut offrir à ses illustres amis un asyle plus digne d'eux ; il leur choisit un hôtel splendide , où tout annonçoit le faste & la grandeur ; il affoiblit sa propre maison pour donner un nouvel éclat à la leur ; il les força d'accepter un certain nombre de ses Domestiques. Un d'eux mourut peu de jours après : c'étoit le valet de chambre du Baron. On songea à le remplacer ; on amena au Comte un jeune homme couvert des livrées de la misère ; ses yeux ardents étincelloient d'un feu sombre ; le dépit sembloit ronger son cœur ; l'orgueil & la honte étoient peints à la fois sur son front ; il rougit lorsqu'on le presenta à son maître ; ses yeux couverts de confusion s'attachèrent à la terre ; le Comte lui fit plusieurs questions : qui êtes-vous ? lui-dit-il... Je suis ce que je ne devois pas être. . . . Avez-vous reçu quelque éducation ? . . . Affez pour sentir toute l'horreur de mon état. . . Qui êtes-vous donc ? parlez : Je voudrois être né le dernier des hommes. . . . Avez-vous quelque talent ? Avez-vous appris quelque science ? . . J'ai négligé la seule qui fut nécessaire ; celle de souffrir... Quel rang avez-vous donc tenu dans le monde ? . . . Aidez-moi plutôt à en perdre pour jamais le souvenir importun.

LE ton morne, dont il accompagnoit ces réponses, perça l'ame sensible du Comte; un intérêt, qu'il ne pouvoit démêler, fit couler ses larmes. Cependant le Baron arrive; mon fils, lui dit le Comte, voici un jeune homme qui s'offre à vous servir; il paroît bien né, ayez des égards pour lui; songez que vous fûtes vous-même le jouet de la fortune. . . . Le Baron fixoit ses regards attendris sur ce jeune homme; il l'examinait en silence; son cœur palpitait; tout à coup il se précipite sur lui, il le serre entre ses bras. Mon frère, lui dit-il, mon cher frère. . . . Tombez aux genoux de votre vertueux père, & partagez avec moi ses bontés.

QUOI, c'est mon fils ! s'écria le Comte en les relevant, mon cœur me l'avoit dit : mes enfans, le Ciel vous réunit enfin, après de longues épreuves. Le malheur épure le cœur de l'homme, & vous devez être dignes de moi. . . . Mais dis moi, qu'est devenue ta mère ? Le Ciel me rendra-t-il mon épouse ? Hélas ! il sait qu'en des momens si doux, oubliant ses injustices, je mettrois mon bonheur à l'arracher du sein de sa misère. Parle, où l'as-tu laissée ? . . . Tu rougis. Tu baisses les yeux. . . . Ta honte est l'aveu de ton crime. Malheureux, tu l'as abandonnée aux rigueurs de son sort; c'est à toi qu'elle avoit sacrifié ses biens, sa vertu même, & ton frère infortuné : & toi, pour prix de sa coupa-

ble tendresse, tu laisse à son ame anéantie, tout le fardeau de l'opprobre & de l'indigence. Misérable! Et ton frère qu'elle a persécuté, ton frère qu'elle a rejeté de son sein pour t'enrichir, ingrat, ton frère en ce moment se dépouilleroit de tout ce qu'il possède, pour relever les débris de sa fortune. O cœur dénaturé! Le jeune homme immobile, accablé du sentiment de sa faute, gardoit un morne silence. Le Comte enfin s'apaisa & laissa tomber sur lui un regard de pitié.

PEU de jours après le Baron se promenoit dans le Jardin Royal, il se sent toucher doucement par une main inconnue; il tourne la tête, il voit une femme vêtue simplement, un voile couvroit ses yeux timides. Monsieur, lui dit-elle, l'humanité est peinte dans vos regards, daignez adoucir le sort d'une femme, qui du faite de la grandeur est tombée dans un abyme d'opprobre & de misère. ... Cette voix émut le Baron; il ose lever le voile qui lui cachoit le visage de cette Dame. ... C'est sa mère; il tombe à ses genoux; il les arrose de larmes de joie & tendresse. Vous, ma mère, dans cet état affreux! Le ciel longtemps injuste semble se fléchir pour moi, & c'est sur vous qu'il détourne ses vengeances. Ciel! Barbare... Hélas! reprit la Comtesse, le Ciel est trop juste: & le plus grand de mes malheurs est de les avoir mérités. Je t'ai persécuté, je suis un monstre indigne de voir le

jour ; j'ai prodigué mes folles tendresses à un ingrat qui m'a abandonnée. Le spectacle de ma misère , mes larmes , mes cris , importunoient son ame superbe & farouche. C'est le sort des méchans de se séparer , quand le crime ne les unit plus. Ces nœuds détestables sont les seuls , que connoissent des cœurs rebelles à la nature. Sa voix s'est fait entendre à mon ame déchirée ; je me suis rappelé mes injustices & tes vertus. Le remord punit le crime & ne l'efface point ; je sens que ta présence redouble encore mon supplice , & la main secourable que tu me tends , semble tracer un reproche sanglant de tous mes forfaits. Oublions pour jamais ces erreurs passagères , reprit le Baron , & il la conduisit à son hôtel , où son vertueux époux l'a reçut dans ses bras. Peu de temps après la Cour accorda au Comte une pension considérable , & une place distinguée dans les armées. Le Baron attira le vertueux Panémon de son désert , & le fixa à Madrid : le ciel couronna ses vœux ; il retrouva Açante plus tendre encore , & plus belle que jamais. Leur hymen se célébra avec pompe. La fête fut animée par de vrais plaisirs. Ces amans fortunés coulèrent de jours sereins au sein de la nature , & cette famille sembla être désormais à l'abri des jeux de la fortune.

F I N.